

ZEN GONGI

Volume 8, Numéro 2

Novembre 1999

LE CENTRE ZEN
de Montréal

20 ANS

Montréal

ZEN CENTER

4 / Il était une fois, il y a 20 ans...

Albert Low

(traduction Monique Dumont)

9 / Sitting Long and Getting Old

Jean Low

10 / Koans and Creativity

Albert Low

15 / L'oasis

Roger Brouillette

16 / Sur la gratitude - On Gratitude

Louis Bricault

21 / Coming to the Center

Sarah Webb

22 / Le Centre - The Center

30 / Sur la Montagne du Froid

Louis Bricault

35 / Calendrier

Le voleur a laissé derrière lui
La lune qui brille à la fenêtre.
(Ryokan)

- Toutes ces montagnes, tous ces fleuves
et la Terre elle-même,
d'où viennent-ils? demandait un moine.

- Et d'où vient ta question?
dit le Maître.

Zen Gong

Volume 8, Numéro 2
Novembre 1999

Comité de rédaction

Louis Bricault, Monique Dumont (éditrice)

Collaborateurs pour ce numéro

Robert Bissonnette, Fred Bloom, David Booth,
Louis Bricault, Luce Desmarais, James Dorff,
Monique Dumont, Alison Edwards, Winifred Geller,
Janine Lévesque, Michel Lamarche,
Pierre Lanoix, Jacques Lespérance, Albert Low,
Jean Low, Peter Hadekel, Edith Pierre,
Alan Travers, Sarah Webb

Calligraphie de la page couverture

Michèle Guérette

Mise en page

Claude Jean

Abonnements

Janine Lévesque

Distribution dans les librairies

Pierre Laroche

Le Zen Gong est une publication

du Centre Zen de Montréal

Directeur du Centre : Albert Low

Adresse : 824, rue Parc Stanley, H2C 1A2

Téléphone : (514) 388-4518

Abonnement de soutien : 15\$ et plus

(Supporting subscription)

Abonnement outre-mer : 20\$

(Overseas)

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec, 1999

Éditorial

Voici un numéro un peu spécial pour souligner le 20^e anniversaire du Centre Zen. Pour marquer l'événement, nous avons demandé à plusieurs membres d'écrire un court texte sur ce que le Centre représentait pour eux. Beaucoup ont répondu à notre invitation et nous les en remercions. Chaque texte éclaire à sa façon une facette de ce sujet qui semble inépuisable tant est grande la diversité des approches et tous ces points de vue sont d'autant plus fascinants que nous pouvons tous les faire nôtres. Nous avons repris en français le texte d'Albert publié dans le numéro précédent qui raconte les aventures palpitantes du début du Centre et nous offrons de plus un texte inédit sur la créativité et les koans, la créativité ayant constitué le thème dominant de la journée de célébration du 19 septembre dernier. Soulignons la qualité exceptionnelle de cette journée. Tout s'est déroulé comme dans un rêve. Un beau rêve. Merci à tous ceux et toutes celles qui y ont contribué. Joignons nos mains en gassho et laissons notre cœur exprimer sa gratitude, comme le dit si bien Louis dans ce texte qu'il a écrit pour la cérémonie du matin.

Comme vous pouvez le constater, le Zen Gong change de visage avec la venue d'un nouveau collaborateur à la mise en page. Son arrivée coïncide de façon fort opportune avec la réalisation de ce numéro spécial. Bienvenue à Claude Jean. La mise en page exige de nombreuses heures de travail et nous tenons à remercier M.Low qui l'a faite durant des années (sans jamais se plaindre!) malgré toutes ses autres tâches. Sans son dévouement, le Zen Gong n'aurait pu continuer. Les photos qui parsèment ce numéro sont l'œuvre de Winifred Geller; elles ont été exposées au rez-de-chaussée du zendo le 19 septembre dernier où vous avez pu les admirer (en couleur). Merci Winifred. Merci aussi à Jacques Lespérance pour le montage des anciennes photos dans le dossier central : 20 ans déjà!

Déjà 20 ans, le Centre Zen, cet oasis pour les chercheurs! C'est vraiment comme un rêve, dit M.Low. Et j'espère rêver un autre vingt ans, ajoute-t-il. Nous le souhaitons avec lui.

Monique Dumont



Il était une fois, Il y a vingt ans...



Albert et Jean sont arrivés à Montréal en 1979. À partir de ce moment, le Centre connaîtra de profondes transformations, à commencer par un déménagement. Nous avons demandé à Albert d'écrire sur ces premières années. Pour une grande partie des membres actuels, ce sera l'occasion de faire connaissance avec notre petite histoire et de découvrir que si le Centre existe tel qu'il est aujourd'hui, c'est grâce aux efforts d'Albert et de Jean ainsi que de beaucoup d'autres ouvriers de la première heure. Grâce aussi à des qualités comme le dévouement, le courage et souvent le courage de l'audace. Goethe voyait juste en disant : « Il y a du génie, de la puissance et de la magie dans l'audace. » Cet article en témoigne.

Albert Low

En un sens, tout a commencé comme une plaisanterie. Jean et moi sommes arrivés à Montréal autour du 27 juillet 1979, en plein orage. Toutes nos possessions, en grande partie des livres emballés dans des boîtes de carton, étaient empilées à l'arrière d'une camionnette; nous avons donc dû emménager très rapidement!

Très tôt après notre arrivée, nous avons commencé à chercher un nouvel endroit pour le Centre. Depuis ses débuts (1975), le Centre louait la moitié d'un duplex sur la rue Marlowe à NDG. Il y avait alors une trentaine de membres; c'était le maximum que le Centre pouvait recevoir. Il aurait été difficile d'en accepter davantage et difficile aussi de tenir une sesshin de plus de deux jours; il n'y avait pas assez de place pour cela. Les membres étaient d'avis que si nous voulions prendre de l'expansion, il fallait nous trouver un autre endroit.

Jour après jour, Jean et moi marchions dans les différents quartiers de Montréal, cherchant une maison assez grande pour convenir à nos besoins. Malgré le fait qu'il y avait beaucoup de maisons à vendre à cette époque, c'était étonnant de constater combien il y en avait peu qui pouvaient nous convenir.

Nous avons cherché partout. Après avoir marché sans arrêt pendant six semaines, nous avons décidé de prendre une journée de repos. En consultant la carte du métro, nous avons remarqué qu'il y avait une rivière au nord de l'île; nous avons alors décidé de nous y rendre et de pique-niquer au bord de la rivière. Nous avons pris le métro jusqu'à Henri-Bourassa, mais en sortant du métro, nous étions con-

vaincus d'avoir fait une erreur. À cette époque, les autobus qui desservaient Laval étaient stationnés du côté sud du boulevard Henri-Bourassa; en sortant de la station, on se retrouvait au beau milieu du bruit et de la pollution des 25 autobus qui venaient et repartaient. Tout de même, nous avons continué à marcher sur Henri-Bourassa vers l'est jusqu'à l'intersection d'une rue qui semblait tranquille. Elle était bordée des deux côtés par des érables et elle menait vers la rivière. Elle apparaissait si paisible après le vacarme du boulevard Henri-Bourassa; nous l'avons empruntée et nous sommes dirigés vers la rivière. Tout au bout de la rue, il y avait une grosse maison à vendre, une magnifique vieille maison avec un très grand terrain. En plaisantant, j'ai dit à Jean : « C'est ici, voici le nouveau Centre! » En un sens ce fut, comme j'ai dit au début de l'article, le commencement. L'endroit était si évidemment hors de prix que c'était une plaisanterie seulement que de penser à l'acheter. Nous avons continué notre promenade jusqu'à un petit parc situé sur le bord de la rivière. Nous nous sommes arrêtés pour manger. Pendant le lunch j'ai dit à Jean, quelque peu hésitant: « Est-ce qu'on devrait s'informer du prix qu'ils demandent pour la maison? » Ça semblait tellement stupide, même de poser la question. Mais nous étions aux abois. Nous avons marché et marché et n'avons trouvé aucun endroit convenable. Nous commençons à perdre espoir. Et voilà qu'il y avait cet endroit qui avait l'air de pouvoir faire l'affaire. Nous sommes donc revenus sur nos pas et avons noté le nom et le numéro de téléphone de l'agent. Au téléphone, l'agent me dit: « On demande 225,000\$ ». « Le propriétaire serait-il disposé à baisser son prix? » demandai-je. « Peut-être, dit-il, mais pas beaucoup. »

225,000\$! Où trouver 225,000\$? Comme je l'ai dit, la Sangha ne comptait qu'une trentaine de membres. Ils étaient jeunes, quelques-uns encore étu-

dians, d'autres sans emploi, et ceux qui travaillaient se situaient à l'échelon inférieur de l'échelle des salaires. Nous avons tout de même présenté la chose au conseil d'administration qui accepta l'idée et décida de voir venir. Il n'y avait pas beaucoup d'enthousiasme dans l'air.

Quand nous avons vu l'intérieur de la maison pour la première fois, ce fut un choc. Dans la salle à dîner par exemple, le papier-peint était d'un pourpre éclatant avec des motifs bleus, roses et blancs. Le tapis mur à mur, qui grimpait d'ailleurs au mur sur une hauteur de neuf pouces, était également dans des tons de pourpre et de bleu. Dans ce qui est maintenant la chambre 4, le papier-peint était parsemé d'énormes tulipes rouges et roses. Nous l'avons plus tard surnommée : la chambre «rouge pétard». La chambre trois, la pièce du dokusan, était d'un jaune éclatant. Un chandelier pendait en cascade du plafond de la salle à dîner. À l'extérieur de la maison se trouvait une piscine très grande et certainement très coûteuse. Mais il y avait ce petit édifice caché dans un coin de la propriété et qui semblait lui appartenir. Quand nous avons pénétré dans cet édifice, j'ai su qu'en dépit de la couleur des murs, du chandelier, de l'énorme et dispendieuse piscine, en dépit même du coût exorbitant de l'endroit, le Centre devait acquérir cette maison. Nous n'en trouverions pas d'autres pareilles dans tout Montréal. J'ai tenté de cacher mon enthousiasme. J'ai dû réussir car le propriétaire, sentant qu'on perdait intérêt, a sorti de son jeu une carte maîtresse pour mousser la vente: «Vous ne devinez jamais qui sera votre voisin!» dit-il. «Qui?» demandai-je. «Rocket Richard!» répondit-il d'un ton respectueux. «Qui est-ce?» lui demandai-je en toute candeur.

Le conseil d'administration décida que nous devrions tenter d'acheter la maison. Il y avait un avocat qui était membre du Centre. Je lui rendis visite et lui demandai de faire, au nom du Centre, une offre d'achat de 135,000\$, ce qui était juste un peu plus que la moitié de la somme demandée. Au début il refusa, disant que l'offre serait considérée comme une farce. J'insistai et dit: «Donnez au propriétaire jusqu'à lundi pour qu'il se fasse une idée.» L'offre fut faite, lundi passa; aucune réponse. Le jour suivant, l'avocat me téléphona me disant qu'il avait reçu une réponse et que la somme avait été réduite à 175,000\$. J'ai su alors que le propriétaire était pressé de vendre. «Offrez-lui 150,000\$» dis-je. Finalement, le prix fut fixé à 155,000\$ et nous avons signé une intention d'achat.

Il fallait maintenant trouver l'argent! À cette époque, le Centre se finançait par des contributions et nous avions aussi l'habitude de passer le chapeau une fois par année pour payer les dépenses imprévues. Les membres n'ont donc pas été surpris

lorsque nous avons passé le chapeau pour financer l'hypothèque. Nous avons ainsi recueilli 30,000\$, une somme qui, aujourd'hui, représenterait environ 100,000\$. De la part d'un groupe de jeunes, dont plusieurs étaient sans emploi ou venaient tout juste d'en avoir un, on peut dire que c'était un exploit. Munis de cette somme, nous avons commencé à chercher une institution financière disposée à nous financer. Ce ne fut pas facile à trouver. Nous avons dû visiter quatre ou cinq banques qui nous ont toutes refusé un prêt. Personne n'était très excité à l'idée de prêter 125,000\$ à une bizarre secte bouddhiste qui n'avait que trente membres et dont le revenu annuel était d'environ 10,000\$.

Un certain vendredi je me suis retrouvé à ma propre banque, la banque TD à Westmount. J'avais naturellement d'abord frappé à cette porte, mais je n'avais même pas pu me rendre jusqu'au gérant avant d'essayer un refus. Cette fois-ci, j'ai vu le gérant, je l'ai interpellé et lui ai demandé pourquoi il refusait un prêt à quelqu'un qui était client de sa banque depuis environ seize ans. Il eut l'air plutôt déconcerté, n'ayant évidemment aucune idée de ce dont je lui parlais, et il m'a invité à son bureau. Je le persuadai de nous prêter l'argent et il accepta finalement. De façon à ce qu'il ne change pas d'idée durant la fin de semaine, je lui demandai de signer une lettre d'entente, ce qu'il fit. L'hypothèque fut fixée à 12% sur 100,000\$.

Nous devions trouver un autre 25,000\$. Je m'arrangeai pour que quelqu'un nous prête 10,000\$ et Jean et moi prêtâmes le 15,000\$ qui restait. Quand je revis le gérant le lundi suivant, il me félicita de lui avoir fait signer cette lettre d'entente le vendredi précédent : le taux hypothécaire avait grimpé à 13.5% durant la fin de semaine!

Le contrat d'achat a été signé le 6 ou 7 octobre et nous devions emménager dans la maison le 15 octobre. À ce point, nous n'avions plus d'argent ni pour payer le déménagement ni pour payer l'avocat. Pour tout dire, nous étions sans le sou. J'avais calculé que nous avions besoin d'au moins 5,000\$ pour nous dépanner et pour payer les frais du déménagement.

Nous avons donc passé le chapeau à nouveau, avec de maigres résultats cette fois-ci. Je me demandais vraiment comment nous trouverions à temps l'argent nécessaire pour couvrir nos frais.

Le mercredi de la semaine où nous devions déménager, un membre qui venait de temps à autre au Centre a téléphoné nous disant qu'il avait un fonds en fidéicommiss et que par les années passées, son père avait remis l'argent de l'intérêt dans le fonds. Cette année, exceptionnellement, il avait décidé de lui donner. Il ajouta qu'il n'avait aucun besoin de cet argent dans le moment et qu'il voulait l'offrir au Centre. Le montant était de 5,000\$.

Une autre de nos préoccupations était les taxes. Les taxes sur la propriété qui, à cette époque faisait le coin St-Hubert et Park Stanley, étaient de 4,000\$ par année. J'ai contacté la municipalité où on m'a dit que nous ne pouvions pas obtenir le statut d'un organisme religieux. Les gens à qui j'ai parlé ne connaissaient rien du Zen et, de toutes façons, quelqu'un me dit : «Il n'y a pas de salut hors de l'église.» Mais heureusement, Vatican II avait décidé que le bouddhisme était une religion et je réussis à me procurer une copie de la déclaration du Pape à ce sujet. Il s'agissait alors de montrer que le Zen était un rejeton légitime du bouddhisme et que nous représentions une lignée légitime de la tradition Zen. Nous avons ainsi obtenu une exemption de taxes parce que, comme l'a dit un des inspecteurs : «On ne discute pas avec le Pape!»

Nous avons emménagé dans la nouvelle maison au milieu du mois d'octobre. La première chose qui salua notre arrivée fut le chauffe-eau brisé dans le sous-sol d'où s'échappait un ruissellement d'eau. Ce fut la première d'une série de dégâts d'eau et de problèmes de plomberie prouvant la véracité de la première loi de Murphy selon laquelle tout ce qui peut se détraquer va se détraquer.

Presque tous les tuyaux y ont passé. Il y a plusieurs occasions mémorables. Un jour, environ trois heures avant le début d'une sesshin, en regardant le plafond de la salle de bains au deuxième je vis de l'eau couler par toutes les fissures. Le chauffe-eau du troisième avait éclaté et était en train de se vider sur le plancher.

Une autre fois, tout juste avant le début d'une sesshin évidemment, nous avons découvert que plus aucune goutte d'eau ne sortait des robinets de la maison. Il fut décidé de demander aux voisins la permission d'utiliser leurs robinets extérieurs afin de remplir tous nos contenants disponibles, y compris tous nos bains, afin d'avoir suffisamment d'eau, du moins pour un temps. Mais avant de mettre notre plan à exécution, j'eus l'idée de téléphoner à un contracteur qui avait réparé notre système d'égouts quelques mois auparavant. J'étais certain qu'il était responsable d'une façon ou d'une autre. Il vint immédiatement et identifia la cause du problème assez rapidement. Quelqu'un, on n'a jamais su qui, avait fermé la conduite d'eau de la rue Park Stanley.

Une autre fois, ce furent les tuyaux du Zendo qui gelèrent, nous privant d'eau dans la toilette. Je tentai de les dégeler à l'aide d'une petite torche au propane. Les tuyaux se trouvent dans un très petit réduit situé sous l'escalier du Zendo. Il y a tout juste assez d'espace pour ramper à quatre pattes et aucune place pour se retourner. J'étais si à l'étroit et si mal éclairé que c'était difficile de savoir exactement ce que je faisais. Je fis fondre les joints des tuyaux et soudain ils

se mirent à pisser de l'eau glaciale. Comme je pouvais difficilement bouger, je fus trempé jusqu'aux os.

L'achat de cette maison ne marqua pas la fin mais le début de nos difficultés. Nous devions refaire la décoration intérieure qui donnait à l'endroit l'apparence d'une maison de mauvaise réputation et, encore plus urgent, nous devions faire la rénovation du Zendo dont le toit coulait et qui était rempli de toutes sortes de traîneries. Cette bâtisse avait déjà servi d'école et l'escalier avait des petites marches de cinq pouces de haut. Le rez-de-chaussée avait également servi de garage et il y avait de larges portes de garage là où sont les vestiaires actuels. L'étage était plein de morceaux de bois, de verre brisé, de bouts de tuyaux rouillés et autres vieilleries. Malheureusement, je ne connaissais rien à la construction, en fait, je ne savais même pas ce qu'était du gyproc (le matériau utilisé pour faire les murs). Je nous revois, plusieurs d'entre nous plantés là complètement ahuris au beau milieu du Zendo, et quelqu'un qui demande : «Que doit-on faire en premier?» Et moi de répondre : «Prends quelque chose et met-le quelque part!» Durant les trois années suivantes, nous avons travaillé parfois jusqu'à 12 heures par jour tout en faisant trois heures de méditation par jour. Nous travaillions les fins de semaine autant que les jours de congé.

Un de nos problèmes majeurs était le financement de l'endroit. Nous avons une hypothèque d'environ 1,250\$ par mois, en plus du coût des services, de l'entretien et de la rénovation. Comme je l'ai déjà mentionné, en plus de la contribution mensuelle des membres, nous passions le chapeau à chaque année le jour de l'assemblée générale annuelle; nous avons continué à le faire. Une autre manière de résoudre le problème était d'avoir des résidants. À cette époque, la Sangha était constituée en majorité par des gens dans la jeune vingtaine et comme ils étaient sans attache, plusieurs pouvaient facilement venir vivre au Centre. Nous avions dix résidants, en comptant Jean et moi qui habitons le troisième étage. À cette époque, Jean payait son loyer et sa contribution comme tous les autres. Elle cousait des robes et des «under-ropes» et elle faisait des coussins afin de gagner un peu d'argent pour nous deux. En outre, elle faisait les coussins dont nous avons besoin pour le Zendo; plus tard, elle s'est chargée d'une bonne partie de l'organisation du travail pour les sesshins en plus d'assurer la bonne marche des activités pratiques quotidiennes de la maison. Jusqu'en 1986, je recevais 100\$ par mois pour couvrir mes dépenses entraînées par la direction du Centre.

Je planifiais un budget pour une période de deux mois. Autrement dit, je m'arrangeais pour que le Centre ait suffisamment d'argent pour nous permettre de passer à travers les deux mois qui



venaient. À une ou deux occasions, durant les mois d'été où les membres étaient en vacances et n'avaient pas payé leurs contributions, nous avons manqué d'argent. J'ai dû alors supporter financièrement le Centre jusqu'à ce que les choses se règlent.

Nous vivions une vie communautaire. Nous prenions tous nos repas ensemble, d'une façon cérémonielle, comme on le fait maintenant durant les sesshins. Nous cuisinions à tour de rôle et parfois la cuisine était très excentrique, c'est le moins qu'on puisse dire. Pendant les deux premières années, le zazen du matin et du soir se faisait dans la salle à manger de la maison. Quand nous avons pu utiliser le Zendo, nous avons commencé les sesshins. Nous avons débuté avec des sesshins de deux et trois jours, puis graduellement nous en sommes venus à faire des sesshins de sept jours. Le Centre commençait à avoir cette ambiance qu'exige une pratique engagée.

Un maître Zen a dit que lorsque quelqu'un s'engage sur la voie du Bouddha, des Bodhisattvas surgissent de partout pour l'aider. Cela s'est montré tellement vrai dans les débuts du Centre et aussi par la suite. Les choses se sont placées les unes après les autres. Toutes sortes de gens ont contribué à l'émergence de ce qui est maintenant le Centre Zen de Montréal. Beaucoup ont donné gratuitement de leur temps, de leur savoir-faire, de leur expérience et de leur soutien. J'ai parlé du rôle que j'ai joué dans certaines occasions dans l'espoir de susciter un certain intérêt. Cependant mon rôle n'a été que celui d'un catalyseur qui a rendu les choses possibles.

Il serait peut-être intéressant pour la Sangha de connaître le nom des membres du conseil d'administration des débuts, ces braves qui ont dit : «Allons de l'avant». Bill Byers en était un, ainsi qu'Ovid Avarmaa. Un troisième était Jacques Lespérance qui vient encore périodiquement méditer avec nous et qui, pendant des années, a aidé énormément à la réalisation du Zen Gong. Un quatrième était Schoell Shuster qui vit maintenant à Toronto et qui est tou-

jours, je crois, membre du Centre Zen de Toronto. Et il y avait Ron Rower, un professeur d'anglais et un bon ami du Centre.

Il serait tentant de nommer tous les autres sans qui nous n'aurions pas de Centre, mais la liste serait très très longue. Toutefois, nous ne pouvons pas passer sous silence le nom de Jacques Fortin. Jacques était un homme modeste et très réservé. Il était avec nous au début quand nous regardions quelque peu dépassés cette épave qui devait devenir le Zendo. J'avais remarqué que lorsque nous nous mettions au travail, il semblait avoir beaucoup plus d'assurance que nous tous. Je lui ai demandé s'il connaissait quelque chose à la construction. Il répondit non. Cette réponse était dictée par sa modestie, car en réalité il en connaissait beaucoup et quand il était dans l'ignorance, il était disposé et il avait la ténacité d'apprendre.

Il est impossible de dire tout ce qu'il a fait car il en a fait tellement. Entre autres choses, il a construit le vestibule du Zendo, bâti les vestiaires et refait les planchers. Il y a une tâche cependant qu'il a effectuée et qui restera gravée pour toujours dans mon esprit. Nous avons un problème d'égouts dans le sous-sol; un autre de nos multiples problèmes de plomberie mais dans ce cas-ci, la délicatesse m'empêche de donner des détails! Quoiqu'il en soit, nous devions installer de nouveaux tuyaux et le travail était urgent. Jacques se mit au travail très tôt le lendemain de Noël et il travailla presque 24 heures sans arrêt. Je l'aidai toute la journée jusqu'à deux heures du matin où je dus abandonner car j'étais complètement vanné. Et c'était quand même Jacques qui avait fait le travail le plus difficile, celui entre autres de scier un tuyau de fer de quatre pouces de diamètre avec une scie à la lame émoussée. Nous ne pouvions remplacer la lame car les magasins étaient fermés et nous ne pouvions pas attendre.

Au cours de ces vingt dernières années, nous avons vécu des situations dont certaines ont été très difficiles, d'autres bizarres et quelques-uns hila-

rantes. Pour terminer cet article, je vais en raconter une qui possède toutes ces caractéristiques avec une large proportion d'hilarité.

Autour de 1986, le Centre a connu des moments difficiles, financièrement et autrement, et nous avons dû vendre une partie du terrain pour pouvoir nous en sortir. Des arpenteurs sont donc venus arpenter le terrain et, évidemment, ils l'ont fait durant une sesshin. Au cours de leur travail, ils ont enfoncé un de leurs piquets dans la conduite du gaz.

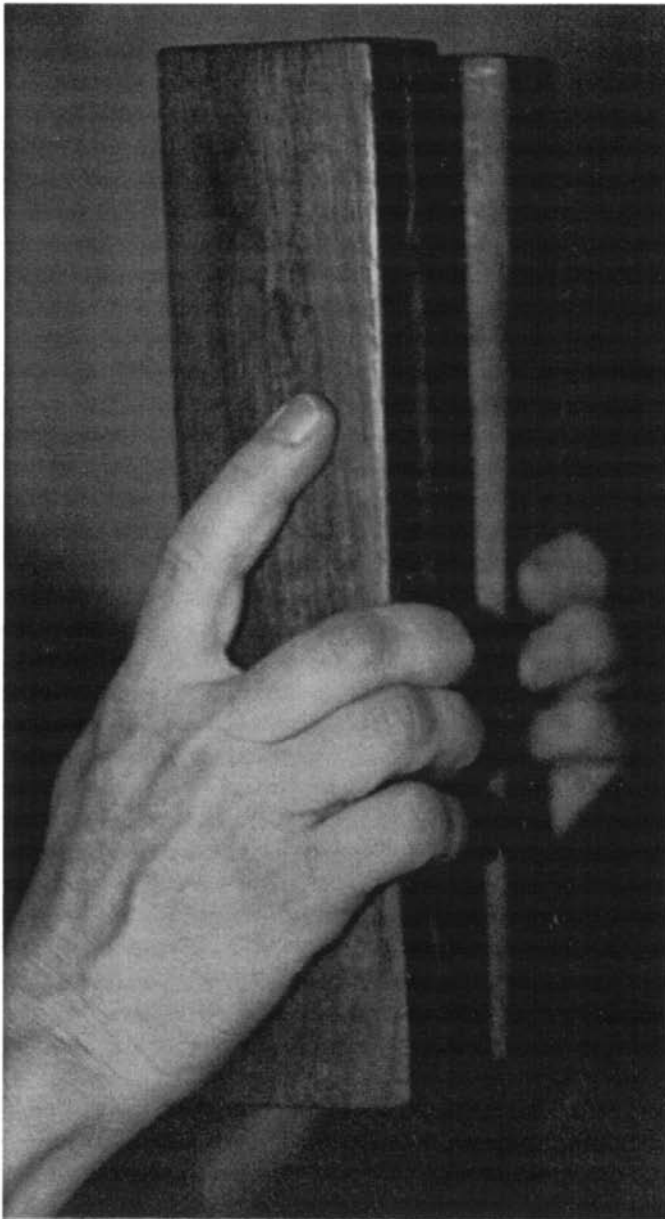
Je me préparais à donner le dokusan et j'attendais que les premières personnes arrivent quand quelqu'un sonna à la porte. Je me rendis à la porte et vis deux hommes. Comme j'étais pressé qu'ils s'en aillent, craignant qu'ils perturbent la sesshin, je n'é-

coutais pas attentivement ce qu'ils me disaient, d'autant plus que j'ai de la difficulté parfois à comprendre certains accents, ce qui ajoute à ma difficulté à comprendre le français. Je leur dis de s'en aller. Ce qu'ils firent à contrecœur; je les vis se diriger au bout de l'allée et rester là en se balançant d'un air indécis. C'est alors que j'entendis un fort bruit de sifflement et que je sentis une odeur de gaz. Je réalisai du coup ce que ces hommes étaient venus me dire: il y avait une éruption de gaz dans le jardin!

Je me rendis immédiatement au Zendo, annonçai qu'il y avait un léger contretemps et qu'il n'y aurait pas de dokusan. Ensuite je me précipitai à la maison, ouvris les fenêtres en me demandant tout le temps si la maison n'allait pas sauter et signalai le 911. Quelques secondes plus tard, on pouvait entendre les sirènes des pompiers. En très peu de temps, nous étions entourés de camions de pompiers, d'autos de la police, de celles de la compagnie de gaz et d'une foule de gens venus voir le spectacle d'une maison qui allait peut-être sauter. Nous étions toujours assis dans le Zendo. C'était un vendredi après-midi, la dernière journée d'une sesshin de sept jours, et j'étais résolu de ne pas laisser une fuite de gaz détruire cette merveilleuse atmosphère intense qui s'était créée durant les six premiers jours.

La porte du Zendo résonna de vigoureux coups de poing. Je descendis et aperçus trois immenses pompiers casqués, chaussés de bottes, des haches à la ceinture et des bonbonnes d'oxygène dans le dos, qui essayaient d'entrer par la porte avec tout leur attirail et de pénétrer dans l'édifice. Je tentai de les arrêter, mais ils exigèrent que nous quittions l'édifice immédiatement. Impossible de refuser. C'est ainsi que les mains en kinhin, les yeux baissés, les 24 membres de la sesshin descendirent l'escalier, passèrent devant les pompiers qui n'en croyaient pas leurs yeux, devant les policiers et les employés du gaz, et se rendirent au jardin. Je dirigeai la file jusqu'à une extrémité du terrain où nous nous sommes assis du mieux que nous pouvions en posture de zazen et avons continué notre pratique. Pendant ce temps, les pompiers couraient partout avec leurs boyaux d'arrosage, les employés du gaz creusaient la pelouse, les policiers faisaient leur rapport à la radio et des dizaines de gens observaient la scène. Nous étions toujours assis en posture de zazen. Finalement, je réussis à persuader les autorités de nous laisser retourner au Zendo où nous avons pu terminer la sesshin.

Il est difficile de croire que vingt ans se sont passés depuis ce jour où je plaisantais avec Jean. C'est vraiment comme un rêve. Je me tourne maintenant vers l'avenir espérant rêver un autre vingt ans. ▼





Sitting Long and Getting Old

Jean Low

Somebody said to me the other day, "When you were listening to that music, you looked like a young woman. I replied, "John, I am a young woman!"

Everyone who lives long enough learns this secret. I remember asking my mother what it was like being old; she must have been at that time not much older than I am now. She was a tiny woman, not reaching my shoulder, with a humped back; she had lost most of her voice from shock during a bombing incident in World War 2; and she was very deaf. She looked up at me and said, "I don't feel old, I feel like I have always felt."

Of course, one gets all sort of aches and pains, and can't do many of the things one used to be able to do - I look back with wonder on all the things I used to be able to get through in a day, in an hour. Nevertheless, when one sees that reflection in the mirror, it is always somehow a surprise. Some people try to identify with what they see there, become what they see. Others take a paint brush and indignantly paint over it.

I remember when I first discovered I could walk through walls - what an amazing discovery. What freedom. Well of course, not literally through walls, but that was the best way I could describe it . All those insurmountable barriers, like solid brick walls - I could just walk through them! Like all these things, it is not something one discovers, uncovers, and then "has"- each wall calls for a new discovery, a new uncovering. And sometimes one just can't do it. But one knows it is possible - that is its own freedom. "Old aged" is just another wall to walk through. Dharma gates without

number, I vow to penetrate. To me it has always felt more like walking through walls than walking through gates. The image of going through a gate does not give the miraculous quality of this ability we have.

I remember when I was pregnant I didn't look forward to "having a baby". I looked forward to the arrival of another being. It was so clear to me: a being just like me, except it would have a tiny, helpless body for a while. It is so easy in life to lose sight of the fact that behind the pout, behind the grumpiness, behind the whines and behind the wrinkles; there is that miracle, another being. Or, if you like, budha nature.

What is so wonderful about going to dokusan? Each time you sit in front of a real teacher, that teacher passes through those dharma gates, walks through all the barriers, direct to you. And thereby gives you the possibility to do the same. Somebody said to me once, "I love to come to sesshin; I can just be myself." Not, I can just be an old woman, young woman, pretty woman, ugly woman - I can just be myself. People get all sorts of ideas about what they have to do to be themselves, to realise or fulfil themselves. At sesshin, in dokusan, one has the opportunity to get a real taste of what this means.

Louis read a beautiful piece on gratitude during the 20th anniversary sitting. How fortunate we have been to have these years and the opportunities they have given. ▼

"I remember
when I first
discovered
I could walk
through walls
- what an amazing
discovery.
What freedom.
Well of course,
not literally
through walls,
but that was
the best way
I could describe it ."



Koans and Creativity

On top of a hundred foot pole
and iron cow gives birth to a calf.

Albert Low

What is a koan?

"You know the sound of two hands clapping, what is the sound of one hand clapping?" This koan is so well known that it is now part of our culture. So is the koan made popular by Gregory Bateson in his writings on schizophrenia: "If you call this a stick I'll give you thirty blows; if you say it is not a stick I'll give you thirty blows, what is it?" At least six different English commentaries are now available on the *Mumonkan*, the famous collection of koans of Zen master Mumon. Four of these, including my own, are by Westerners. But for all that, koans remain something of a mystery to most people. They are generally looked upon as quaint, outrageous sometimes, but of marginal interest. They are often seen as another example of the fact that West is west and East is east, and, though we may encounter, we cannot embrace one another.

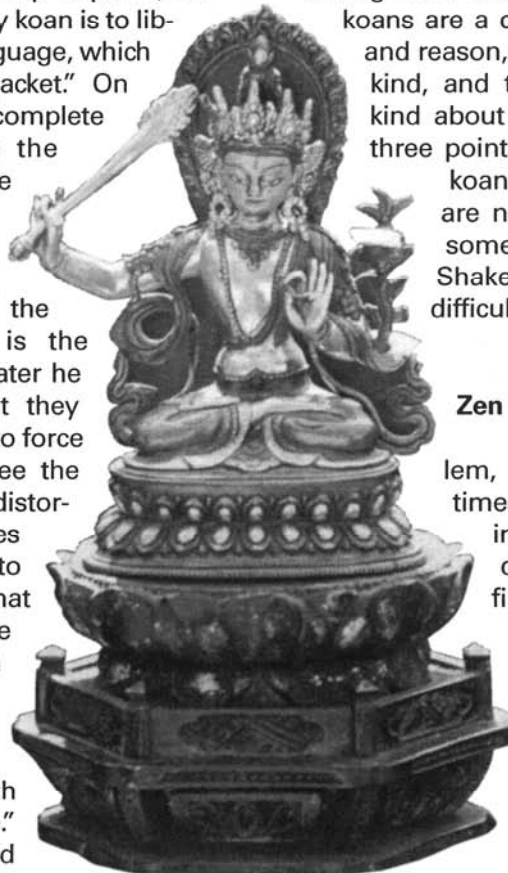
Things are not helped very much by what the teachers have said about koans. Philip Kapleau, for example, has said, "The aim of every koan is to liberate the mind from the snare of language, which fits over experience like a strait jacket." On another occasion he says, "The complete solution of every koan involves the movement of the mind from a state of Ignorance (delusion) to the vibrant inner awareness of living Truth. This implies the emergence into the field of consciousness of the immaculate Bodhi-mind, which is the reverse of the mind of delusion." Later he says, "Koans are so phrased that they deliberately throw sand in our eyes to force us to open our Minds eye and see the world and everything in it without distortion." He also likened them to hurdles that we have to leap on the way to satori. Yasutani on occasions said that they are like the colored leaves one gives to children to distract them and lure them along. Robert Aitken said that koans are "the clearest possible expression of perennial facts which students grasp with focussed meditation and guidance." Maezumi said that they are designed

to prod the intuitive mind into intuitive insight. He also said that they record an instance in which a key issue of practice and realization is presented and examined by experience rather than by discursive or linear logic. For Cleary they are "mental exercises for the realization of (spiritual) experiences and their ultimate integration and mature development in complete consciousness." Yoel Hoffman, going to the Chinese masters for his inspiration, said that they are designed to break down ordinary rationality. A.V. Grimstone, in his introduction to Sekida's *Two Zen Classics* gives a longer and a more generally understood answer to what is a koan. He says, "A koan is a problem or subject for study, often, at first sight of a totally intractable, insoluble kind, to which the student has to find an answer... The answer which is accepted by the student's teacher may be as seemingly irrational as the koan itself."

In spite of the contradictions one can glean the following from these definitions. The first is that the koans are a challenge, if not an affront, to logic and reason, they are training exercises of some kind, and they contain information of some kind about the realized state. However these three points do not really get to the heart of koan practice. I do not mean that they are necessarily wrong. They simply say something of the same order as that the Shakespeare's plays are about people in difficult situations.

What is the connection between Zen and Western culture?

Another, and closely allied problem, asks, sometimes implicitly sometimes explicitly, "Where does Zen fit in the West?" For example a great deal of effort has been made to find antecedents of Zen in philosophy. Heidegger, Wittgenstein, Whitehead, Kant are but some of the philosophers whom writers have shown to have Zen affiliations. Others, and I must be included among these, have found parallels with Zen in the mystics of the West. For example, the author



of *The Cloud of Unknowing*, the Desert Fathers, St John of the Cross, Meister Eckhart and others have all been cited. Some have seen Zen as a form of Psychotherapy. Eric Fromm was one of the first, with his book *Zen and Psychoanalysis* and, as we shall see in a moment, Jung was another. But since then a whole host of books and articles on the relation of Zen and Western psychotherapy have arisen. R. H. Blythe, in his book *Zen and English Literature* saw some British authors and poets of the West as precursors of Zen in the West. Again we must not quarrel with these writers, nor doubt the value of what they have said. But again, what I want to say is that they have missed the essence of the relation between Zen and the West.

What is satori?

One last problem that the West has with Zen is that of trying to cope with what kensho, or satori, means. Many Easterners have been no better in gaining an understanding of this either. This is shown by the many quarrels that have always existed between the so-called Hinayana and the Mahayana, and the antipathy that exists between the Soto and the Rinzai traditions. Many Soto masters flatly state that satori has no value; others agree with the desirability of kensho, but disagree with the Rinzai methods of attaining it.

Zen and C.G.Jung

All three problems mentioned above are related and together seem to show that Zen is too confusing and obscure. Because of this confusion some say that Zen is not for the West. Generally the Japanese Zen teachers are of this opinion. Some of these tend to look upon Westerners practicing Zen much as we look upon a dog walking on its hind legs. It does not do it particularly well but it is amazing that it does it at all.

C.G.Jung was the most famous Westerner who felt that Zen was not for the West. In his introduction to Suzuki's *Introduction to Zen Buddhism* he said, for example, "Satori designates a special kind and way of enlightenment, which is practically impossible for the European to appreciate." Troubled by the obscurity of Zen he cites Zen master Gensha saying to the monk, who had asked him for the entrance to Zen, "Do you hear the murmur of the brook?" "Yes," said the monk. "That is the entrance." It is difficult to understand why Jung felt that this encounter was so obscure. But, he says, "it is better to allow oneself to become deeply imbued at the outset with the exotic obscurity of the Zen anecdote;" "The Zen koans" he says, "not only border on the grotesque, but are right there in the middle of it, and sound like crashing nonsense." All of this does not deter him from explaining both satori and koans. His explanation does not concern us here but it is worth mentioning that he affirmed, "The only movement inside our civilization which has, or should have, some

understanding of the (strivings for satori) is psychotherapy." He says, " "For these and many reasons a direct transplantation of Zen to our Western condition is neither commendable nor even possible."

With such a verdict from such an esteemed authority it would seem the last word has been spoken. In this case Zen is just another one of those fads that we engage in every now and then like occultism and spiritualism, hoola hoops and Frisbees, and it will soon pass away. However to accept this verdict without appeal would be a tragedy. Although Zen is by no means the only spiritual path, there is enough vitality in Korean, Japanese and Western Zen to make it yet a transforming influence in the West, a transforming influence furthermore that the West thirsts after. If we can find truly what the relation of Zen to the West is, if we can see that Zen is not something that is being added to the West, but which instead can make sense of what it is that the West has truly offered in the past five hundred years, then a true revitalization might be possible.

Zen and Creativity

What I want to say is that Zen is to Japan, China and Korea what creativity is to the West. Zen and Western creativity grow from the same root and this truth is most clearly revealed in the koan practice of the Rinzai tradition. The great masters of the East such as, Hui Neng, Hyakujo, Huang Po, Joshu, Nansen, Ummon, Ta Hui, Dogen, Hakuin, Chinul and all the rest, are matched in the West by Newton, Galileo, Descartes, Bach, Mozart, Beethoven, Leonardo da Vinci, Michael Angelo, Hegel, Kant, Einstein. Not in terms of the *creations* of the latter, but in the fact that both the Zen masters and the great Western thinkers and artists tapped into the same creative source, both shared the same creative root. Furthermore, just as Zen was not the province of the masters only, but was also the well from which countless monks and nuns drew sustenance, so it is not only the great thinkers and artists who tapped into this source but all who think and create. Indeed Nansen said "Every day mind is the way," and in saying that he said that we all, all the time tap into this creative source. What that means is most clearly demonstrated by the koan study.

What is Creativity?

Creativity has as many definitions as there are writers on the subject. However I shall use two quotations which have a particular relevance to what we are talking about. The first is Arthur Koestler's, the second T.S.Eliot's.

In his book *The Act of Creation*, Koestler says that creativity arises when a single situation or idea is perceived in "two self consistent but habitually incompatible frames of reference." Creativity therefore involves a twoness (the "two self consistent frames of reference") and oneness (the single situation or idea). (This defini-

tion is strikingly similar to a definition of humor made by an English poet of the eighteenth century, James Beatty. He said that laughter arose "from the view of two or more inconsistent, unsuitable, or incongruous parts or circumstances, considered as united in one complex object or assemblage." The close tie with creativity is underlined by the fact that, according to one hermetic source, the world was created by laughter.

Eliot, when speaking of creativity quoted a German poet, Benn, who said that the creative impulse is like

A bodiless childful of life in the gloom
Crying with frog voice, what shall I be?

Eliot goes on to say, "He (the poet) does not know what he wants to say until he has said it. He is not concerned, at this stage with other people at all; only with finding the right words or, anyhow, the least wrong words. He is not concerned whether anybody else will ever understand them if he does." And then he goes on to say; "He is oppressed by a burden that he must bring to birth in order to obtain relief. Or, to change the figure of speech, he is haunted by a demon, a demon against which he feels powerless, because in its first manifestation it has no face, no name, nothing; and the words, the poem he makes, are a kind of form of exorcism of this demon."

In working on a koan we all know the feeling of "not knowing what we want to say until we have said it," and of being "oppressed by a burden that we must bring to birth in order to find relief." Hakuin says, that working on a koan comes to be like a rat in a bamboo tube. It cannot go forward or back but cannot stay where it is. The poetic description of Benn's, "A bodiless childful of life in the gloom" and so on is just the feeling that one has with the koan Mu! when one is truly working on it. The masters call it the doubt sensation; I would call it the agony sensation. Mu! is the faceless demon.

Concentration in Zen and in Creativity

Doubt sensation is somewhat too intellectual. To carry the burden of the demon requires all of one's resources. Zen master Mumon describes what is required thus: "Arouse your entire body with its three hundred and sixty bones and its eighty four thousand pores; summon up a great mass of doubt and pour it into this question day and night without ceasing. Question it day and night." However this dedication is required not only of the Zen practitioner but of the artist or thinker also. Brewster Ghiselin says the following about the concentration required to create. He is speaking of the artist at work. However, any one who has worked for a long time on Mu! will have no difficulty recognizing what he means.

"The concentration of such a state may be so extreme that the worker may seem to himself or others

to be in a trance or some similar hypnotic or somnambulistic state. But actually the state of the so-called trance, so often mentioned as characteristic of the creative process, or of stages in it, differs markedly from ordinary trance or hypnosis, in its collectedness, its autonomy, its extreme watchfulness. And it seems never to be directly induced. It appears rather to be generated indirectly, to subsist as the characteristic of a consciousness partly un-focussed, attention diverted from the too assertive contours of any particular scheme and dispersed upon an object without complete schematic representation. In short the creative discipline when successful may generate a trance-like state, but one does not throw oneself into a trance in order to create."

This state of concentration-contemplation is only possible when one is held in the grip of the primordial double bind as defined by Koestler. The relevance of Koestler's definition is apparent with the koan that Bateson used to introduce his notion of the double bind: "If you call this a stick I'll give you thirty blows; if you say it is not a stick I'll give you thirty blows. What is it?" The two incongruous frames of reference: are, "it is a stick," "it is not a stick." But a single response must be made. The same incongruity is to be found in Joshu's Mu! "Does a dog have the Buddha Nature?" was the question. Joshu replied, "Mu!" meaning "No!" Yet, as Hakuin reminds us, "From the beginning all beings are Buddha." In the No and Yes of these two replies lies the burden of our life. When working on a koan one must always find the incongruity, the twist, the double bind because this alone is the entrance to the koan. In other words, koans are not designed to thwart the rational mind, or throw sand into the eyes, or to set up hurdles. They use the natural creative processes of the mind in order to awaken the mind.

The primordial double bind and suffering

Bateson coined the word "double bind" to refer to the situation when a person is faced with two conflicting pieces of information: "I beat you because I love you." "I am doing this for your own good." "Mother loves you," all the while saying loudly with body language "Mother hates you." However, Bateson thought that we acquired the double bind through experience. But no, the double bind is built into our very being. The double binds that Bateson referred to have their tormenting power from this basic double bind. It is because of this, because we are always working within two self-consistent but habitually incompatible frames of reference, that our life is stressful and so calls for constant creativity.

Buddha said that life is suffering. The word he used for suffering of course was "Dukkha." Dukkha means twoness, duality. He also said that suffering arises through desire. It could be said that the basic desire is

the desire to *exist*, the desire to be someone, somewhere, for some reason. To be someone, means to be distinct, separate, unique. The desire to exist leads us to stand outside our true nature. (The word "exist" comes from the two words: *ex*, outside of, and *sistere*, to stand). We are then both separate and the whole, both one and two. This is the primordial double bind. It is on this cross that we hang in life. Our whole life is a double bind. Consciousness is our creation; it masks or buffers us against this primordial double bind, the original sin of the Catholics.

Our "consciousness," a tapestry woven in the woof of experience and the weft of language with the wool of feeling, is held in place by our "identity," by the creation of "I," the central focus of consciousness, and the dearest word in our language. The chief weapon that "I" has in the fight to maintain itself in existence is logic, the logic which preceded Aristotle, but was codified by him. By this logic we separate "me" from "you," "friend" from "foe," "me" from the "world," "good" from "bad" and so create a stable and predicible world. Uncertainty, anxiety, depression and anger all arise when the frog voice begins to croak because the center cannot hold, and we are faced again with the gloom of the primordial double bind, lying upstream of the consciousness. Koans are not impositions, they are the means by which the original double bind can find expression, by which it, not the "bodhi mind" referred to by Kapleau above, can be brought into consciousness. It is after all impossible for the bodhi mind to be brought into consciousness

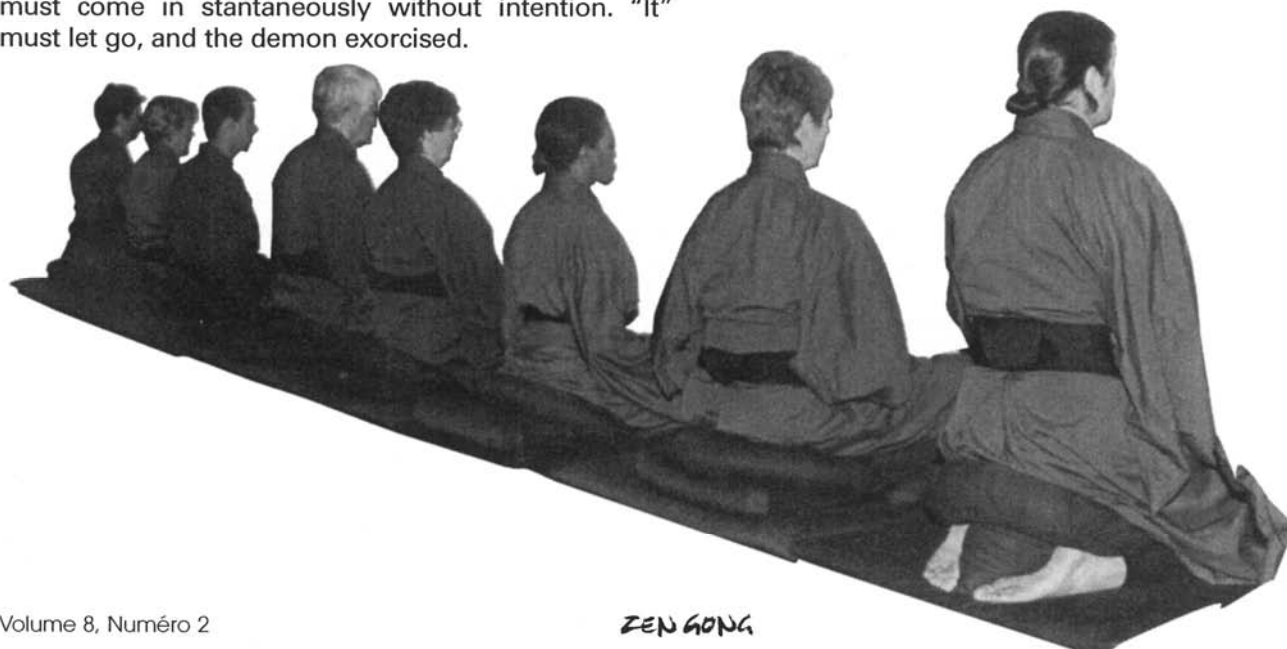
In his book, *Zen in the Art of Archery*, Herrigel pointed out that the first thing that a master archer teaches his student is how to draw the bow. As Herrigel pointed out, this takes a great deal of work and practice. Drawing the bow has its counterpart in koan practice by entering the double bind, arousing the doubt sensation.

Then the arrow must be released, but this release must come in stantaneously without intention. "It" must let go, and the demon exorcised.

Suddenness in Creativity and Satori

So it is in creativity. Bateson himself saw the double bind underlying art, poetry, and humor, as well as underlying some schizophrenia. First one must grasp some thing that does not fit, some uncontrolled variable, some yes and no, some is and is not, acceptable and unacceptable. This might arise from the search for the right fit of paint on paper, or the right words in the right sequence, or the right thought in the right theory. Something must nag, torment. The bow must be drawn; a demon must be exorcised. Then one must enter that "nag" and work around and within it. Benn's childish of life must stir. The rightness comes from the blue, suddenly, whole. Poincaré told of a new mathematical discovery that he made when, having entered an omnibus to go some place or other, "at the moment when I put my foot on the step the idea came to me, without anything in my former thoughts seeming to have paved the way for it." Goethe said that, when he was getting ready to write *The Sorrows of Young Werther*, nothing would take shape. He said that an occasion was lacking in which all of the different elements could be embodied. "All of a sudden, I heard the news of (a friend's suicide), and immediately (my idea took shape) like water in a vessel, which on the freezing point, turns into ice at the slightest shock." Jaques Maritain, in his book *Creative Intuition in Art and Poetry* says that the germ of a poem tends from the very start to a kind of revelation "of inescapable intuition both of the Self of the poet and of some particular flash of reality in the God-made universe ; a particular flash of reality bursting forth in its unforgettable individuality but infinite in its meanings and echoing capacity." And he quotes Blake:

To see a World in a Grain of Sand
And Heaven in a Wild Flower.



In jokes too one encounters the same creative structure: Two incompatibles and the sudden explosion of laughter. For example, the following notices actually appeared on church bulletin boards:

"Wednesday, the ladies Liturgy Society will meet. Mrs. Jones will sing, "Put me in My Little Bed" accompanied by the pastor."

"Thursday at 5.00 p.m. there will be a meeting of the Little Mothers Club. All wishing to become little mothers please see the minister in his study."

"This being Easter Sunday, we will ask Mrs. Lewis to come forward and lay an egg on the altar."

Genuine laughter brings release from tension, a feeling of well being and openness towards others and the world. Laughter is a kind of refreshment of the spirit. It arises from two contradictory statements but only one meaning is possible. The meaning always comes suddenly, but so does satori. Perhaps this is why the Buddhologist, Edward Conze says that Zen is Buddhism with jokes. One true mark of satori is that it does not last in time. If someone has an experience that lasts even a few moments that is not satori. Satori is the emergence of unity, and unity cannot come by halves.

The nature of Satori

Satori has no content, it is not an experience. It is a different way of experiencing, up-stream of consciousness so that, in time, consciousness itself becomes transmuted. In the Lankavatara sutra this moment is called *paravritti*, which could be translated as "turnabout". A turnabout occurs within the double bind. Thus, because of awakening, the double bind becomes a creative source and is no longer a source of conflict. Hubert Benoit says that after satori an *imaginative emotive spasm* gives way, which is a more concrete way of saying the same thing. With satori it could be said that the arrow has been released.

We said earlier that classical logic, which insists that A is A (everything equals itself) and that "it is either A or is not A" is a natural, not an induced or learned, condition of the mind. It is the natural way that consciousness preserves itself as an existing entity. I am I, you are you, it is it, A is A, but, because of this, experience is fragmented. Everything is opposed, separate, distinct from everything else. This poses an apparent threat to the unity of mind and so one lives in a constant state of stress. But we prefer to endure this stress rather than face the latent threat of the loss of the self in what seems to be a great sea of annihilation. In satori this great sea of annihilation is seen to be the very creative source, what could be called "the Buddha nature" from which all arises, the unity from which all particulars are derived.

With *paravritti* the rational mind is not destroyed, ordinary rationality is not broken down. Nor is experience liberated from the straightjacket of language. Human experience has language as an essential ingredient. It is the very fact that language has been torn from the roots of experience and has created a vacant domain of its own that so many dead words are spoken. A koan points directly to this very fact. A monk said to Ummon, "The brilliance of the Buddha silently shines through the whole world". But before he could finish the verse Ummon demanded, "Aren't those the words of Chosetsu?". "Yes" said the monk. "You missed," said Ummon.

With satori the rational, logical way of viewing the world is found to be just one, not the only way, to organize experience. An awakened person does not lose the ability to think logically, but he or she no longer uses logical thinking as a form of defense against "Nothing." Consequently the fear of death becomes attenuated and no longer lurks as a presence in the ecology of the mind. Anxiety, despair and the feeling of pointlessness and the general paranoia that seems to haunt so many people, no longer trouble the mind. Furthermore, a new way of experiencing emerges, in which what might be called a "logic of ambiguity," by which the law of identity and the law of contradiction are but special cases, takes over. Subsequent koans are ways by which one gradually allows this new way of experiencing to permeate the mind.

The difference between Zen and Creativity.

Jacques Maritain says, in the quotation we gave above, that the poetic intuition is "both of the Self of the poet and of some particular flash of reality in the God-made universe." What in a logical divided world is subject opposed to object, is in a flash seen as One. In both creativity and satori, unity emerges where before randomness and confusion reigned. In creativity, unity emerges as a new pattern, a new order, a revealed harmony. Art reveals that emptiness is form; the "is" in this statement refers to the "is" of unity, not to the logical "is" of identity. Satori reveals this also, but it also reveals that "form is empty". Art is emptiness revealed in a form. Satori reveals that this and all forms are empty. All forms emerge as the expression of unity. Instead of finding unity in an experience, it is found that experience is unity.

Joshu was asked, "If everything returns to the One, what does the One return to?" Joshu said "I bought this shirt in Seishu. It weighs seven pounds." Form is emptiness, emptiness is form.

The moon is the same old moon,
The flowers are not different,
Yet I've become the thingness
Of all the things I see. ▼

L'oasis

Roger Brouillette

On m'a demandé d'expliquer pourquoi le Centre Zen de Montréal est si important pour moi. Comment expliquer l'importance d'un oasis à qui n'a pas soif ou croit ne pas avoir soif et pourquoi l'expliquer à celle dont la gorge est si sèche qu'elle ferait n'importe quoi pour une goutte d'eau?

Mais il faut bien écrire quelque chose... M. Low a souvent utilisé l'image de l'oasis pour décrire le Centre et c'est encore pour moi la meilleure description.

La recherche d'un oasis commence d'abord par la soif. On se promène dans le fouillis de ses perceptions, sentiments, pensées et désirs. On ne réalise pas au début que c'est là le désert et que plus on s'y promènera, pire sera la soif un jour. Mais avec le temps, de succès en défaites, de gains en pertes, de santé en maladie et d'amour en solitude, la vie finit toujours par nous faire voir l'immense désert en nous. Alors on réalise sa soif. Souvent nos défenses sont telles que l'on ignore ou que l'on feint d'ignorer cette soif pour longtemps voire même pour toute notre vie. J'ai tout d'abord cru qu'il s'agissait de poursuivre un rêve artistique. Pendant plusieurs années, j'ai essayé d'étancher la soif par la recherche musicale et par la poésie. Oh, il y avait bien là quelques gouttes d'eau, mais je n'étais jamais satisfait. Devant l'insatisfaction constante, j'ai décidé que la carrière professionnelle serait mieux. Voilà ce qu'il faut pour étancher ma soif. Mais encore là des mirages, c'était peine perdue. C'est toujours comme ça pour le promeneur du désert. On va de mirage en mirage : plus d'argent, une plus grosse maison, une position importante, etc... Certains réussissent à courir de mirage en mirage jusqu'à la mort. D'autres réalisent qu'ils ont soif, mais reculent devant la difficulté de marcher dans ce désert dont ils viennent de prendre conscience. C'est malheureux.

Comme plusieurs d'entre nous, je suis parti à la recherche de l'eau, de sa source. Mais où trouver, comment chercher et surtout comment se reposer parfois sur le chemin. C'est là que le miracle d'un oasis, d'une rencontre comme celle du Centre Zen de Montréal surgit.

Il y a d'abord la pratique elle-même. Un mot simple qui exprime le travail. Ce travail, s'il se fait sur une Voie qui a été explorée par des centaines de milliers, des millions d'êtres humains à travers les âges, est plus sûr. D'autres avant nous ont exploré les mirages, les rivières desséchées, tous les culs de sacs où nous pouvons nous perdre. Nous sommes redevables à tous ces êtres de pouvoir suivre leurs traces dans le désert. Il y a beaucoup de Voies, elles ont plusieurs aspects en



commun mais certaines sont faites pour nous, d'autres pas. Cela dépend souvent de l'accessibilité, de notre société d'origine, de nos moeurs, de notre santé, d'une foule de facteurs qui font que cette Voie plutôt que cette autre devient possible. Mais souvent même cela demeure pour nous des mots dans des livres. Pour moi, la seule façon de vraiment reconnaître une Voie, une pratique, était de la voir vivante devant moi. Je suis comme St-Thomas, je veux toucher du doigt.

La plus merveilleuse surprise à l'Atelier d'introduction et aux cours qui ont suivi a été M. Low. De voir en chair et en os une personne qui a fait le travail de l'éveil et qui peut en parler comme je ne l'avais lu que dans des livres était sidérant. Le plus important pour moi dans tout cela est que pour la première fois, je sentais que ce n'était pas un mirage. Petit à petit, avec les dokusans, les teishos et les sesshins, j'ai senti au plus profond de moi un «Oui». La pratique était vivante. M. Low était vraiment là pour nous aider à trouver notre chemin. Il ne fait pas le travail, chacun doit le faire pour soi, mais il peut constamment nous stimuler, nous guider et plus simplement encore nous montrer la Voie par ses paroles et encore mieux par ses actes. Il faut avoir touché son désespoir durant une sesshin et s'être fait encourager comme lui seul sait le faire pour comprendre jusqu'à quel point cet homme nous aide à chercher la vérité. Il n'est pas question de passer à côté ou de lambiner non plus. Le vieux tigre qu'il est a tôt fait de nous remettre sur la Voie. Il y a mille questions au début, les embûches de nos habitudes et surtout de nos attentes, de nos rêves qu'il faut passer une à une. M. Low est sans cesse là pour nous aider à les surmonter. Chaque fois que je m'accroche à un mirage, il est là pour le dissiper. C'est fait avec patience, minutie et compassion.

Puis il y a les membres du Centre, la Sangha. Lorsque j'ai pratiqué seul, avant de joindre le Centre, je me suis découragé très vite. Je faisais quelques semaines de pratique et puis j'abandonnais. J'avais toujours mille raisons de le faire. Je ne faisais qu'une seule pratique de 20 minutes, même lorsque j'avais le temps de faire plus. Avec les membres du Centre au Zendo, il y a un encouragement profond, un soutien constant à poursuivre la pratique, à travailler plus fort. En outre,

lorsque j'ai commencé la pratique, j'avais l'appréhension du nouveau, de l'inconnu. Avec tant de gens autour de moi qui poursuivaient une pratique sérieuse, j'ai calmé ces doutes, j'ai laissé un peu plus de place à la pratique. En voyant de quelle façon chacun travaille pour aider le Centre et les membres, j'ai aussi eu une vision très nette d'un monde où la compréhension et la tolérance est là tous les jours. Le soutien constant que chacun des membres du Centre donne aux autres est une source de fraîcheur pour le chercheur. C'est au cours d'une retraite que l'on sent plus profondément le support de tous. Au début de chaque sesshin, M. Low nous dit que chacun d'entre nous est responsable de toute la sesshin. C'est ce que j'ai toujours ressenti et c'est pourquoi la pratique peut aller beaucoup plus profondément durant les sesshins. Le contact social est très minime, les membres de la Sangha se réunissent pour la pratique.

Finalement, il y a l'environnement physique, la maison, le zendo, le jardin qui par leur grande simplicité et propreté, invitent à la pratique. C'est une partie si discrète et pourtant si essentielle à la pratique. Lorsque l'on vient à une sesshin, tout est si bien structuré qu'il y a un minimum d'effort consacré au quotidien, on peut se donner entièrement à la pratique. Tout est prévu pour le pèlerin: une couche, quelques repas, du travail simple et honnête et un endroit pour la pratique.

Voilà l'oasis, un endroit où le chercheur peut travailler sur sa soif avec plus d'ardeur et où il est constamment soutenu dans sa recherche. Mais comme tous les oasis, celui-là disparaîtra un jour, les gens partent, les bâtiments se détériorent, rien ne reste comme c'était, tout bouge, le sable envahit tout. La soif seule restera. Alors si vous avez soif, hâtez-vous, le temps n'attend personne.

Gratitude

Texte lu lors de la journée de célébration du 20e anniversaire du Centre le 19 septembre dernier.

Louis Bricault

On dit de la gratitude qu'elle est une humilité joyeuse. Devant cette vie, si précieuse et si fragile, impétueuse pourtant comme un torrent qui, d'instant en instant, rugit sous notre peau et vient s'apaiser au bord de nos gestes et en chacune de nos respirations...

Pour tout l'amour aussi que nous avons reçu dans notre vie: lorsque nous étions faibles et désespérés, qui tenait alors notre main et marchait à nos côtés pour nous soutenir?

Pour tous ceux qui nous ont accompagnés dans nos souffrances et avec qui nous avons partagé nos joies et nos rires...

Pour tout cela qui nous a été donné, laissons cette humilité joyeuse prendre place parmi nous.

Frères et soeurs, soyons également reconnaissants d'avoir trouvé en cette vie même une pratique spirituelle et rendons grâce à tous ceux et celles qui, jour après jour, au-travers des temps passés, ont gardé vivants les enseignements du Bouddha et nous les ont confiés. Devant nos maîtres et devant tous ceux qui nous ont précédés sur cette grande voie, joignons les mains en gassho et laissons notre cœur exprimer sa gratitude.

N'oublions pas à quel point nous sommes bénis d'avoir soif de vérité.

Oui, on dit de la gratitude qu'elle est une humilité joyeuse. Laissons-la aujourd'hui prendre place parmi nous et nous rappeler comme il est merveilleux d'être vivants. ▼

Brothers and sisters... Today is a fine day to be grateful.

Louis Bricault

Let us bow to this life, so precious and frail. Hands in gassho, let us remember all those who have loved us, cared for us, all those who have walked by our side when we were weak, holding our hand in times of suffering and rejoicing with us in times of joy. May our hearts be open to all those who have helped us to be alive today and may we enter into each moment of our life with newfound wonder.

Let us also wholeheartedly be grateful to have a spiritual practice in this life and bow to all those who have carried the Buddha's teaching to this present day. Let us rejoice that we are able to practice. We came into this world naked and helpless, and yet today we are healthy and strong enough to be here, sitting in zazen.

Let us be grateful to have companions on the Way with whom we can share and practice. And let us never forget how blessed we are to feel so profoundly this thirst for truth in our existence. How mysterious is this unappeased longing in our lives! It compels us to release our hearts in gratitude for all that we have been given so abundantly!

Yes, brothers and sisters...

Today is a fine day to be grateful.

It is the only day in our life.

How fortunate we are to be alive. ▼

This text was inspired by the book *A Lotus in the fire* by Jim Bedard, Shambala Publications, 1999.

20 ans déjà

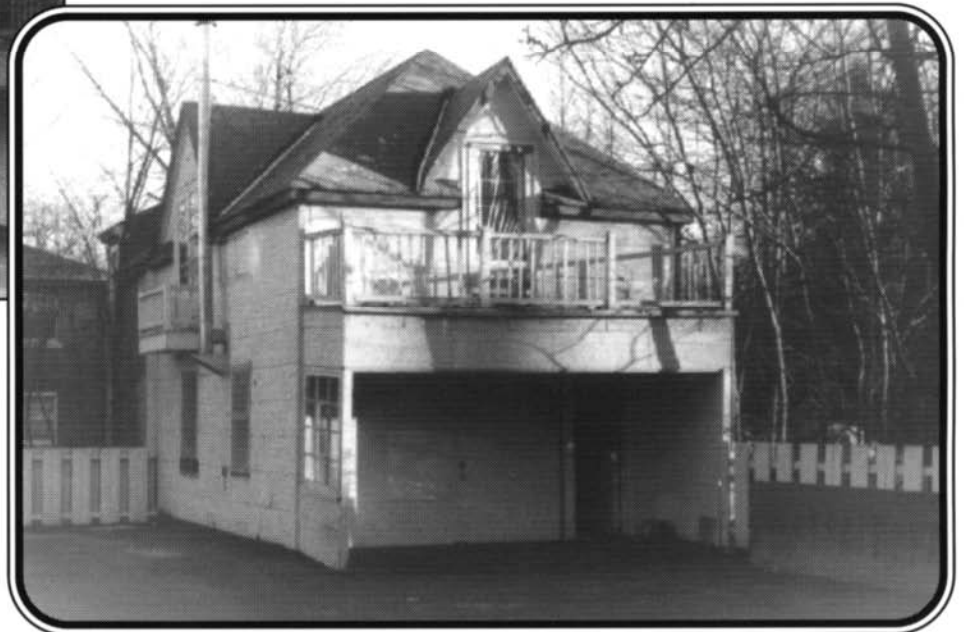
À l'automne 1979, le Centre Zen de Montréal se donnait des bases solides en se portant acquéreur du terrain et des bâtisses sises au coin de Park Stanley et de St-Hubert. Un terrain magnifique, une vue imprenable sur la rivière, des bâtisses spacieuses... mais pour le reste, il y avait beaucoup à faire... ou à refaire.

Il y a vingt ans le Zendo était un vieux garage abandonné dont l'étage du haut servait de pièce de débarras, « un véritable dépotoir où s'empilaient toutes sortes de cochonneries », nous raconte Jacques Lespérance, un de ceux qui se sont retroussés les manches à l'époque pour arracher, décloser, déplacer, dégager avant de remettre tout à neuf.



Des années avant d'être converti en garage, la bâtisse avait servi de petite école de village. Ce fut sa première vocation. « Lorsque nous avons pris possession des lieux, dit Jacques, il y avait un autre escalier à la place de l'escalier actuel, et les marches n'avaient que cinq à six pouces de hauteur. Des marches conçues exprès pour de petits enfants. On a trouvé un tableau d'ardoise à l'étage. » Étrange destinée de certains lieux...

Les travaux de rénovation ont d'abord commencé à l'étage supérieur qui a été vidé complètement. Tout ce qui était utile, le bois par exemple, a été gardé et empilé dans la cave de la maison principale. Comme il n'y avait ni électricité, ni chauffage, les travaux se sont faits à la chaleur d'une fournaise au bois et l'éclairage était fourni par des extensions branchées sur le courant électrique de la maison.



Le Zendo il y a 20 ans. On voit la porte de garage au rez-de-chaussée.



Des ouvriers de la première heure : Albert Low en haut à gauche, Mike Katz à droite et Ovide ci-contre. Les travaux de l'étage supérieur ont duré environ trois ans : d'abord les murs et le plafond, ensuite le plancher et finalement la construction des plate-formes.



Ci-contre, la fameuse fournaise au bois qui a réchauffé les membres endoloris de nos pionniers durant des années! Tous les matins, un résident devait se lever plus tôt pour alimenter le feu et durant les sesshins, s'occuper de la fournaise était une tâche à temps plein. Le rez-de-chaussée n'était pas isolé et l'hiver « on gelait » se souvient Jacques Lespérance. Les temps héroïques! En bas à gauche, le rez-de-chaussée transformé en atelier pendant que les travaux se déroulaient à l'étage. La porte d'entrée se trouvait là où est le vestiaire des femmes actuellement. En bas à droite, le rez-de-chaussée terminé.

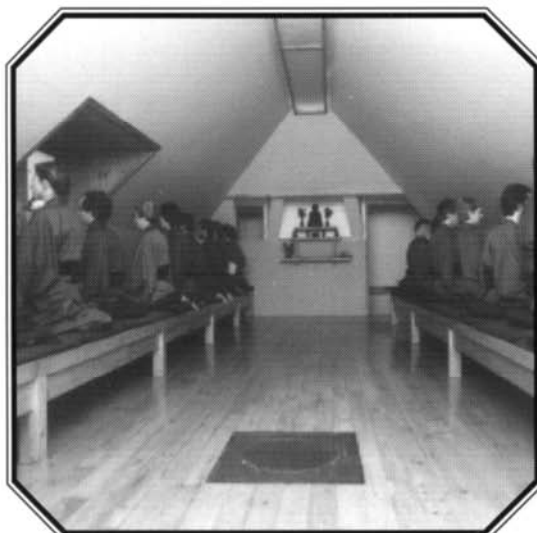




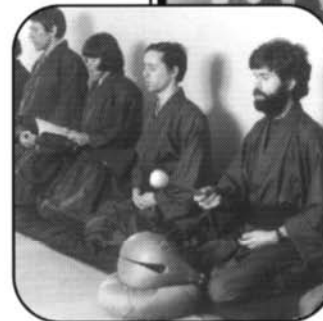
Lorsque le zendo devint habitable, on s'attaqua aux murs extérieurs. La porte de garage fut enlevée, l'ouverture de l'entrée déplacée sur le côté et des portes-fenêtres posées là où sont les vestiaires. Remarquez la cheminée et le petit balcon qui n'existent plus maintenant. Il n'y avait pas de portique dans la bâtisse d'origine.



1983 : Le premier sesshin de quatre jours.



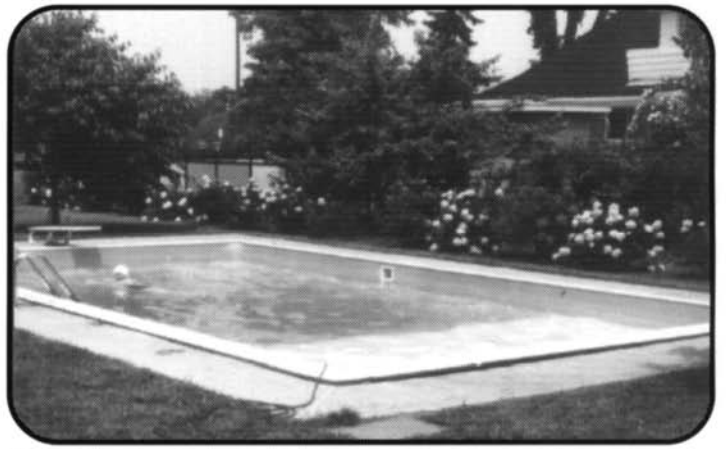
La première année des rénovations, les pratiques de méditation se faisaient dans la salle à manger et dans les corridors de la maison. Il y avait neuf résidents. Toutes les deux fins de semaine étaient temps de corvée obligatoire. Durant la semaine, tous ceux qui pouvaient travailler le faisaient. Le Centre n'était pas riche, les gens devaient fournir des efforts supplémentaires. Le plancher par exemple. Comme le bois dur coûtait trop cher, il a été fait en bois mou et Jacques Fortin a dû le sabler à la main avec une petite sableuse portative. L'énergie du guerrier et la patience du moine!



Sesshin lorsque le zendo n'était pas terminé.



Au début, le terrain du Centre occupait tout l'espace délimité par les rues St-Hubert et Parc Stanley. Une partie du terrain a été vendue il y a quelques années. Nous avons maintenant des voisins plus rapprochés, mais moins de problèmes financiers!



Vive un bain dans la piscine à la fin d'une journée de travail! Ici, nous voyons Jean Low s'ébattre joyeusement. Une piscine est un luxe que le Centre pouvait difficilement s'offrir. Elle a été remplie et recouverte de pelouse. Une perte?



Vue imprenable sur la piscine du voisin !



Comment se plaindre de la disparition de la piscine quand on admire le magnifique jardin de Jean qui la recouvre maintenant?



La facade actuelle de la maison qui donne sur la rue Parc Stanley. Beaucoup de travail ici aussi, beaucoup de dévouement et un éclatement de verdure et de beauté. C'est le Centre Zen. Merci à tous ceux qui y ont contribué.

Coming to the Center

Sarah Webb

For days before sesshin there is a tension, a gathering of bags and energies-watering plants, working almost frantically to get all the jobs done to close out the semester. I will get on the airplane with grades computed, paperwork squared away, sitter hired and instructed, food bought, bed made, answering machine turned on. There's nervous checking and rechecking: passport, coat, keys, medicine. Is the babysitter really coming? And then in the fluster something is often missed after all-my passport one time, my ticket, zazen bench, socks. So excited I'm chattering, telling myself to start being quiet but rattling on.

Then I'm there, walking up to the familiar house and flowers, faces I know and new ones. Inside I check the work schedule, hug old friends. Jean and Albert are smiling-so good to see them after six months. And then after the bed is made and the suitcase set up, there's putting on the robe. With the robe a quiet descends. I draw to one side, watching the late arrivals, seeing how one by one we fall silent.

An expectant quiet fills the zendo hall and a zendo smell distinctive after a long absence. Plumping pillows, stretching muscles: after all my promises my muscles are soft and stiff again this sesshin. The ringing bell, the movement of our bodies in prostration, the taste of chants, and all of us here. Form here is only emptiness, emptiness only form. It's good to be back.

It says good to be back, but it's a battle, pulling myself up out of sleep to see the wall again, feel my breath again. Sometimes it's a hurting slog through swamp, sometimes dropping into sleep then winging up like swimming below and above silver water.

The sleep clears the second afternoon. The pattern is mixed then: clear moments, moments when something emerges, dry hot times. There are eons of exhaustion, wearily bringing the mind back to some semblance of the present. It feels like the braak of a motor when I turn the key and it's already started.

Off the mat, colors are bright, carrots beautifully orange and so very like themselves. It's working, I tell myself, even if it feels like I'm pilling one weary, hurtful breath onto another, onto some pile sliding down to the basement.

The pain becomes excruciating, a muscle in my back spasming. The urge to stretch and move has to be resisted each time it raises its seductive head. I long for the end of the round, listen for the rustle that might mean the monitor is reaching for the bell. Who am I? I remind myself, wondering how long it's been since I asked the question, lost in a wasteland of painful breath. Who is asking this question?

We turn toward each other in the zendo. The music is playing. One last straightening of cushion, one last bow to the altar, one last step down the stairs. Then it's hugs and tears, and the silent presences from the week are lovely faces. Paw supremely catly, walkway and warm sun, then the card, which is hard to read. It says vacuum, carry, straighten. I read it over and over, losing track of what needs to be done in the confusion of bright voices and running vacuums. Then we eat, hear about the town Janine lived in when she was young, Hannah's pots, the huge boulder extracted from under the house, the surprise party for Albert; an ongoing life I share from a distance and right now in the rattle of plates and the laughter and chatter.

Flying home, I let the seat support me. I feel frail from the effort of the week. Out the window the clouds are a plain to the far horizon, an ocean of unmoving wave. They slip away and reappear with each breath. Who is seeing them as wave? I ask myself. Wave is appearing and this pen writing.

Dulled with long sitting and little sleep,
I lack even the strenght for pretty words.
I sit in my seat, doing the next thing to be done.

Below clouds flow by and land pierced with glittering ponds and lakes. We come to the edge of the great lake where it joins Chicago. Now the water is frozen. The crisscrossing grain of free water has a skim, a dulling like silver.

The plane tilts and shows us sky, bright haze turning the air to ocean. A second plane, making its slow way like a steamer, crosses below to the east. The sun has set, but, out of sight behind the horizon, it is lighting the sky. ▼



Afin de souligner le vingtième anniversaire du Centre, nous avons demandé à plusieurs membres de la Sangha d'écrire un petit texte sur ce que le Centre Zen de Montréal a signifié et signifie pour eux. Les voici.

Robert Bissonnette

Si je fais un bref retour dans le temps, au tout début le Centre Zen a signifié deux choses pour moi : l'espoir d'être guidé dans une démarche spirituelle et un lieu de paix. La rencontre avec M.Low a été tout à fait déterminante : un maître Zen consentait à m'aider. Dans mon enthousiasme se mêlaient bien des choses : la chaleur de l'accueil de M.Low lui-même, l'honneur de pouvoir discuter avec un érudit, l'exotisme du bouddhisme, ma curiosité pour les rituels et les prières utilisées au Centre. Dès le départ l'expérience de la méditation dans le zendo fut importante. J'aimais le silence qui y régnait. J'aimais qu'en méditant tous les bruits environnants prennent une signification toute neuve : les oiseaux semblaient si nombreux et si présents, même le vrombissement du camion des éboueurs me devenait une musique agréable. Je me disais est-ce possible de trouver si près de chez moi, dans ma culture, un endroit aussi exceptionnel. Un endroit où je peux me recueillir et prier, un endroit où spiritualité rime avec authenticité. Et je tentais péniblement de me rendre jusqu'à dix dans mes expirations sans dériver dans mes pensées.

En plus des dokusans si précieux dans lesquels je découvrais progressivement que la pratique du Zen concernait tous les aspects de ma vie quotidienne, les séances d'une journée de méditation et les teishos ont commencé à faire partie de ma vie. Encore là, dès les

premiers teishos je fus touché en plein cœur. Comment ce diable d'homme faisait-il à chaque fois pour être aussi pertinent et atteindre à coup sûr l'essentiel. Il y avait là quelque chose qui me fascinait et me faisait revenir au prochain dimanche du mois malgré ma difficulté à me lever tôt le matin, malgré mes douleurs aux genoux et au dos et malgré l'amertume quand je quittais au milieu de l'après-midi. Les journées ensoleillées étaient les pires, les pensées m'assaillaient sauvagement : j'aurais pu rester avec les miens, faire une sortie en famille (ah! la culpabilité!), suis-je en train de perdre mon temps (ah! le cynisme et les bas calculs!) Et des moments de grâce où le zendo devient un lieu de gratuité. «La terre de pureté est si près, entendre cette vérité d'un cœur pur et reconnaissant» et le psaume de Hakuin vient mouiller nos lèvres dans les traversée du désert. Viennent ensuite les sesshins de deux et trois jours et là le Centre s'est transformé pour moi en un lieu d'un choc que je ne saurais qualifier de simplement culturel. Le choc pour moi ce fut d'être confronté dès avant le lever du jour, au déjeuner, pendant l'heure du travail, au teisho, au dokusan et tout au long des heures de méditation jusqu'au coucher, à une profondeur à laquelle je ne m'attendais pas, à laquelle, la première fois, je n'étais carrément pas près, bien que je croyais le contraire. Je me disais à peu près ceci : la pratique au Centre Zen ce n'est pas du chiqué, ces gens qui m'entourent, ces moniteurs, ce ne sont pas des imposteurs, et ce monsieur Low

«he means business». Tout soudainement devenait lourd de sens et je connaissais la peur de l'engagement : suis-je vraiment sérieux moi-même, suis-je vraiment près à aller jusqu'au bout, quoi que ce cela veuille dire? Et aujourd'hui, quelques années plus tard, le Centre Zen c'est toujours le lieu d'un retour à l'essentiel, d'un questionnement fondamental, d'une quête d'absolu. Et tout ce qui était vrai au tout début n'a aucunement perdu de sa force et de sa vérité. ▼

Michel Lamarche

Au départ, le Centre Zen a été la démonstration qu'il existait des centres de pratique spirituelle, sérieux et authentiques. C'était pour moi une bonne nouvelle. En effet, après avoir délaissé pendant quelques années les rituels religieux catholiques, je sentais que quelque chose me manquait, mais je ne pouvais pas envisager de retourner à ces rituels. De plus, ayant souvent été en contact avec des religieux chez qui je ne percevais pas beaucoup de profondeur, il m'était difficile de concevoir un Centre spirituel où il y avait de la profondeur.

Mais, chose curieuse, en débutant une démarche spirituelle avec le Centre, j'ai commencé à me réconcilier avec la religion catholique. Je veux dire par là que ma perception du clergé catholique, au niveau de ses intentions authentiques, devint plus positive. Toutefois, leur approche n'était plus la mienne.

Ensuite, le contact avec d'autres personnes rencontrées à cet endroit, renforçait le choix que j'avais fait pour la pratique du Zen. Le fait de côtoyer des gens qui avaient fait les mêmes choix que moi était de nature à m'encourager dans la pratique, en parallèle aux liens établis avec M.Low. Tous ces liens ont été vitaux pour faire face aux remises en question qui ont régulièrement jalonné ma pratique.

Le Centre Zen a aussi été un milieu de vie car j'y ai demeuré pendant près de cinq ans. Un milieu de vie exigeant qui répondait à mes besoins à ce moment-là. À cette époque, je venais de me séparer de ma conjointe et j'avais besoin de faire le point tout comme de répondre à un besoin de vie spirituelle. À un moment donné, nous étions neuf à demeurer à la maison. Levés à 5h30 tous les matins de la semaine, nous devions également participer aux trois séances de méditation en soirée et nous partager les tâches d'entretien de la maison. Vie simple et proche les uns des autres.

Cette vie simple a continué à me suivre une fois que je suis parti vivre en appartement. Une fois déterminé ce qui est essentiel, tout le reste est secondaire ou superflu. De là, une simplification de ma vie au niveau des rencontres sociales, des activités de loisir et des tâches domestiques, entre autres.

Bref, le Centre Zen a été un lieu de référence concernant la conduite de ma vie en ce qu'elle a de plus essentiel. ▼

Luce Desmarais

Dès l'adolescence, je sentais profondément une solitude et une tristesse incompréhensibles. Je me pensais anormale; les autres avaient l'air de si bien s'adapter... pourquoi pas moi ?

À travers tous les événements ordinaires de la vie, j'ai tenté

d'endiguer ce flot grandissant d'inconfort intérieur. J'ai fui dans toutes sortes de distractions, dans des implications sociales, dans le mirage new-age et même dans l'abrutissement de la télé.

Et puis, un jour, j'ai cessé de fuir lorsqu'une amie, à qui j'avais confié mon désir de percer enfin le mystère, m'a suggéré la lecture d'un article sur le Centre Zen de Montréal, paru dans la revue "Guide Ressources". On y décrivait le Centre Zen, on y parlait de la pratique, mais c'est la photo de monsieur Low, le directeur du centre, qui m'a frappée. J'avais peur qu'il ne s'agisse d'une secte, mais il fallait que je vois cet homme; il fallait absolument que je sente par moi-même. Alors, je suis venue à un atelier. Oh surprise ! Plein de gens dans la petite salle. Tant de personnes qui, comme moi, se sentent mal en-dedans et qui cherchent, cherchent... Monsieur Low nous a parlé, beaucoup plus comme on dit un poème que comme on donne de l'information. Il émanait de lui tant de force tranquille, de calme et de sérénité que la peur en moi s'est apaisée. Cet homme-là n'avait pas besoin de moi comme membre d'une secte, c'était clair. Il ne nous a pas donné des réponses toutes faites à nos questions, mais il nous a plutôt, lui-même, posé des questions et, devant nos interrogations, il nous a amenés à nous demander pourquoi nous voulions méditer, quelle était notre question fondamentale. Il nous a ouvert à notre blessure profonde, à notre "vague-à-l'âme". Avec douceur et patience il nous a fait voir que cette souffrance était notre trésor.

Voilà ce qu'a été tout d'abord pour moi le Centre Zen. C'est là que pour la première fois, j'ai cessé de fuir et que j'ai commencé à m'ouvrir à ma douleur. Je pratique la méditation depuis deux ans et demi maintenant. Ce travail quotidien de concentration, d'attention et de remise en questions de mes

pensées, émotions, attitudes égo-centriques et rêveries futiles, dévoile leur automatisme et leur irréalité. C'est un travail aride, voire décapant pour les illusions. C'est une voie sans promesse de miracle, sans rêve, sans compromis, sans tricherie possible. Elle exige de la vigilance, de la foi, et de l'honnêteté. C'est une voie où l'on cesse de fuir, de refuser ou de courir avec avidité vers un bonheur factice. C'est un travail solitaire, c'est, comme on dit souvent au Centre Zen, «la traversée du désert». Pour moi, le Centre, maintenant, est l'oasis dans le désert, mais aussi le panneau indicateur qui montre la route à travers le désert. La solitude et l'angoisse n'ont pas disparu et c'est tant mieux, parce qu'ils me donnent la mesure de ma nostalgie pour la vérité.

Venir travailler au Centre, par une méditation sérieuse, c'est dire oui à la traversée du désert, c'est approfondir le questionnement, c'est devenir, comme dit Hubert Benoit; « un point d'interrogation vivant, sans formulation verbale ». Je reste donc, seule avec moi-même, dans le questionnement qui ouvre vers «je ne sais quoi», et ma solitude, enfin, comme la vie, est sens...▼

Pierre Lanoix

Twenty years a pilgrim,
Footing east, footing west.
Back in Seiken,
I've not moved an inch.

Seiken-Chiju

Il y a un piège à vouloir décrire le Centre, ce qu'il représente pour nous, pourquoi on y vient. Il est certain qu'à un premier niveau, je serais tenté de proposer l'analogie du voyageur qui revient chez lui et retrouve ses bas de laine, son fauteuil préféré, la vitalité de ses

proches, l'odeur du cumin dans la cuisine. Je passe le plus clair de mon temps éloigné de ma famille et cette qualité du retour chez soi est toujours présente, aussi nouvelle, à chaque semaine lors du retour à la maison. Et il y a certes de cette qualité dans ce qui me pénètre aussitôt que j'arrive rue Stanley.

Mais ce n'est là que l'impression de surface en quelque sorte, l'aspect «retour vers ce que l'on connaît». Et celle-ci n'est pas satisfaisante pour décrire ma présence au Centre. Il y a bien sûr un peu de ce sentiment d'avoir atteint une oasis lorsque le vendredi, premier soir d'une sesshin de sept jours, on se pointe avec sa collection de t-shirts et son sac de couchage. Mais vous le savez, ce vendredi soir, soudain, il y a bien plus. Il y a la conviction que dans quelques heures, il n'y aura pas le Centre, la sesshin, l'autre et soi, mais bien une tension qui unit, une dynamique qui lie l'ensemble. Voilà le retour vers la pratique.

Pourquoi je viens au Centre ? Il y a d'abord l'ensemble des conditions qui nous sont offertes pour ce retour chez soi ou en soi. Mais ce ne sont pas des conditions extérieures dont je parle : deux volets complémentaires se rejoignent. La première condition c'est l'abandon de soi qui est geste d'humilité, de générosité, bref d'offrande de chacun. C'est l'effort que l'on ressent profondément du travail qui s'est fait dans le jardin, la propreté et l'ordre avec lequel les nattes ont été disposées dans le zendo.

L'envers nécessaire de cet abandon, la seconde condition, c'est le refuge ou plutôt les trois refuges que nous prononçons tous les jours de la sesshin. Or comme dans le cas de l'abandon, lorsque l'on parle de refuge, il ne s'agit pas ici d'un recul, de l'acte de couardise auquel le mot renvoie, du refuge où se cache le voyageur pour se garder de la tourmente. Il

s'agit plutôt d'un engagement. Cet abandon et la prise des trois refuges sont le reflet de la confiance de chacun dans la pratique et dans la sangha.

Ce qui me touche chaque fois que je mets les pieds au Centre, ce sont ces deux conditions qui prévalent et qui forment l'arrière plan de la pratique et son tissu, cela qui se traduit par le travail des membres, la vision et l'engagement de Jean et Albert Low. Ce qui m'amène au Centre et m'y retient chaque fois, avec l'émotion que l'on ressent une veille de sesshin, c'est ce sentiment de gratitude. Et c'est en cela que réside le sacré, ce plus grand destin auquel par l'action, nous participons. Ce que je retiens aussi du Centre, c'est que les membres de la sangha n'y sont pas là pour recevoir mais pour donner. Tout autour de soi en témoigne. ▼

Edith Pierre

Le premier mot qui met vient à l'esprit est sanctuaire. Dans le Petit Robert ce mot est défini comme suit : sanctuaire vient du mot latin *sanctuarum* de *sanctus*, saint. 1. Lieu le plus saint d'un temple. 2. Edifice consacré aux cérémonies d'une religion - lieu saint-église, temple. Le sanctuaire du Dieu vivant.

Figurativement, lieu fermé, secret, protégé. Asile ou intimité. Rentrer dans le sanctuaire de quelqu'un, c'est rentrer dans l'intimité de sa maison. Quand je m'assoie en silence sur le coussin dans le zendo, je suis dans l'intimité du soi de la Présence. Un sanctuaire pour moi est une cour intérieure, ce que les autres ne voient pas. Je peux rentrer nue dans mon sanctuaire, dépouillée de tout artifice, de tout fardeau. Je peux me permettre d'être réellement ce que je suis.

Dès que je franchis le seuil du zendo et revêts la robe de médita-

tion, je commence à sentir le silence m'envelopper. Au début pourtant, c'était le contraire qui se produisait. Je me sentais exclue de ce qui se passait; je l'expliquais par la froideur des lieux et des personnes présentes. Maintenant, par contre, je me sens bien ainsi, sans parler, sans regarder, juste être là, en silence, présente à la présence. Je comprends aussi la déception de ceux qui arrivent au Centre dans le but d'établir des relations amicales ou à la recherche d'un futur époux ou d'une terre promise. Dernièrement, une dame m'a interpellée pour me dire combien c'était important pour elle de se faire des amis ayant les mêmes préoccupations qu'elle. Je lui ai répondu qu'elle n'avait pas frappé à la bonne porte. On vient au Centre avant tout pour le travail; cela n'empêche pas qu'on puisse se faire des amis, mais le but principal est le travail.

Quant à moi, je n'étais pas à la recherche d'un centre d'activités, mais plutôt d'un maître éveillé. Le maître m'a tout simplement conduite au Centre. ▼

Janine Lévesque

La reconnaissance que les étudiants d'un vrai maître Zen éprouvent pour lui n'est jamais assez souvent exprimée et je voudrais ici par un extrait de «Le promeneur et le jardinier» de Fernand Patry combler un peu cette lacune.

Un maître Zen étant, si l'on peut dire, un jardinier des âmes, je laisse le jardinier de Fernand Patry nous expliquer ce qu'est le compost pour un jardin. Mais d'abord, mentionnons le contexte. Un automobiliste s'arrête sur le bord d'une route et continue son chemin à pied. Il rencontre quelqu'un qui l'invite à venir visiter son jardin. Il doute un peu de l'existence de ce jardin mais accepte quand même

de le suivre. Cependant, après avoir franchi une barrière, s'être fait annoncer que là est le jardin en question et ne voyant «aucune différence entre l'intérieur de ce jardin et ce qui se trouve de l'autre côté de la barrière», il se sent plutôt déçu et irrité de ne voir que des tas informes recouverts de bâches en plastique. C'est alors que le jardinier lui explique la façon de préparer le compost et conclut avec ceci :

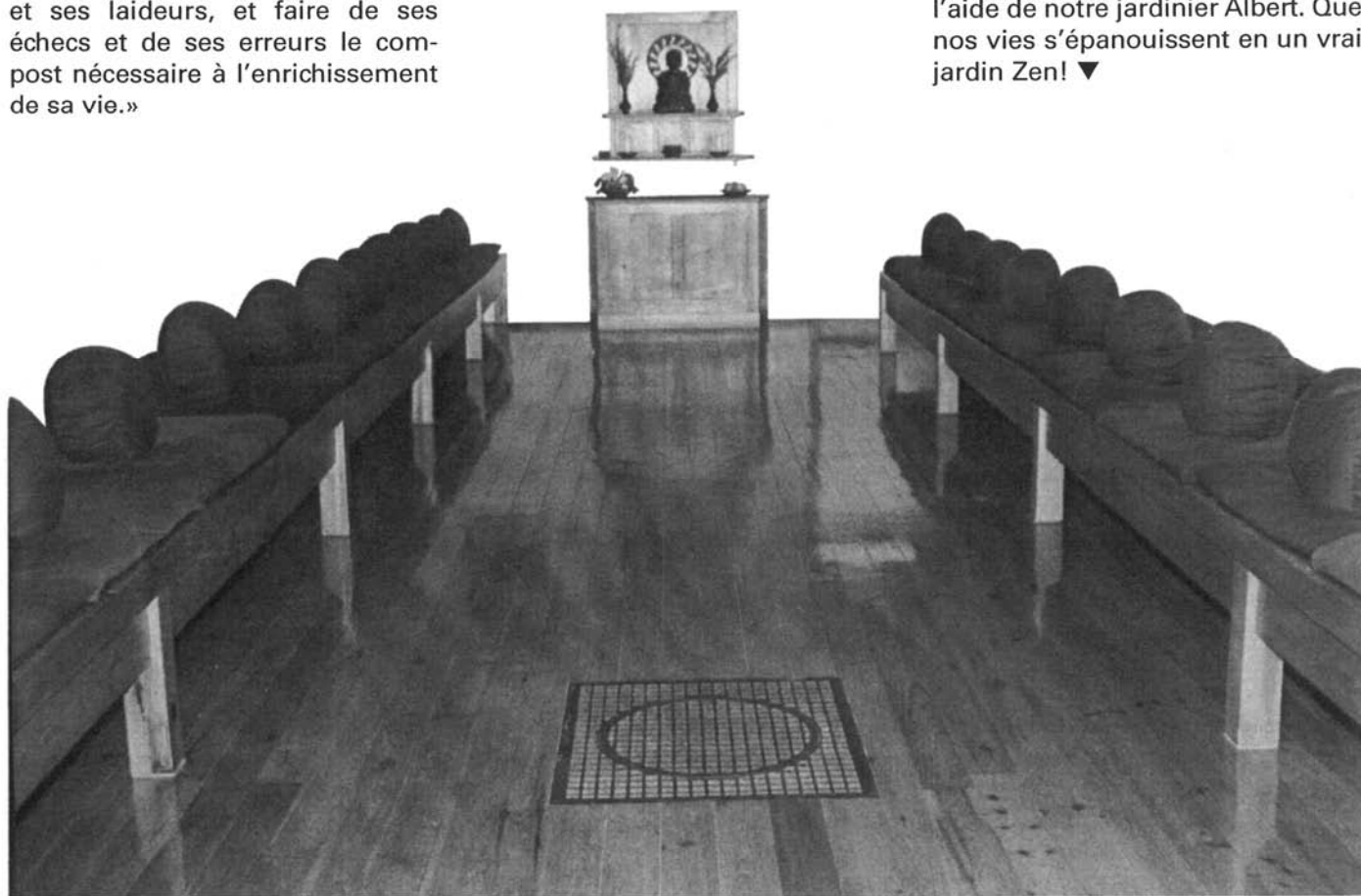
«Il aura fallu la laideur de ces tas de détrit, avec leur fumier et leurs vers grouillants, pour vous saisir entièrement et vous faire comprendre l'importance de préparer son cœur et sa tête pour être à l'écoute de l'inattendu. On entre dans un jardin comme on entre en soi-même. Il faut dépasser ses propres limites, quitter ses espaces protégés, gravir des obstacles et franchir les barrières de ses préjugés. Il faut apprendre à regarder et à se regarder, avec ses beautés et ses laideurs, et faire de ses échecs et de ses erreurs le compost nécessaire à l'enrichissement de sa vie.»

«Oui, tout ce que vous voyez autour de vous est nécessaire à l'éclosion d'un véritable jardin. Il faut un compost généreux mais bien dosé, adapté au jardin en question, soigneusement équilibré pour faire croître le plus fragile comme le plus exigeant. Chacun de nous est aussi un jardin, et quand nous vivons des situations pénibles, quand les difficultés assombrissent notre existence, c'est alors qu'il nous faut préparer notre compost. Nous découvrons à ce moment là qu'il faut énormément de patience et de travail pour transformer nos échecs en nourriture, nos erreurs en poussière, notre détresse en ferment de croissance.»

«Pour créer un beau jardin, il faut d'abord un bon compost. Il en est ainsi pour chacun de nous. Il faut se donner de l'espace et du temps, créer près de nous un lieu

accessible à tout instant (*pas plus grand qu'une natte de zazen*), où déposer les éléments de notre vie devenus inutiles et encombrants. On y jette les broussailles desséchées de nos rêves perdus, on y met le fumier de nos rancœurs, de nos révoltes, de nos paroles blessantes et de nos projets aliénants, tout ce qui souille à l'intérieur et qui doit sortir de nous-mêmes. C'est ce mélange de détrit qui deviendra l'engrais de nos rêves et de nos audaces. Mais il faut la patience et le respect du rythme des choses. L'engrais est le fruit d'une lente et progressive décomposition... Il faut parfois quelques années pour obtenir le meilleur résultat. Toute croissance nécessite du temps, et ce temps sera certainement le plus précieux si nous acceptons de ne pas le mesurer.»

Alors à toutes mes compagnes et compagnons de route, je souhaite bon compostage avec l'aide de notre jardinier Albert. Que nos vies s'épanouissent en un vrai jardin Zen! ▼



LE CENTRE ZEN
de Montréal



Montréal
ZEN CENTER

To celebrate our 20th anniversary, we have asked some members of the Sangha to write a little text on the following: What the Center means and has meant for you?

Fred Bloom

When I was in Kyoto many years ago with my son, we wandered onto the grounds of what appeared to be a very elegant, traditional Japanese restaurant. We didn't realize we were just outside the main gate of Nanzenji, a major Rinzai monastery.

These were the buildings and gardens I had admired and studied in books for many years but had never seen in person. It was like suddenly being transported into a work of art, the way the art student in the Kurosawa film, *Dreams*, walks into the Van Gogh painting.

A tiny stream of water, diverted from a brook through a long thin bamboo trough, trickles into a stone pedestal bowl which steadily overflows into a shallow pool lined with slate and copper-colored pebbles. As you sit there, the mind settles down, and whatever you look at, is just that: the trickle, the bowl, the pool, the pebbles. I was left with a sense of wonder at I did not know what. I would have said the beauty of the place, but would now say the wonder of the just seeing. This is an art which does not change **what** you see, but **how** you see. It could only have developed in a culture steeped in meditation practice.

Some part of me wanted never to leave that place. Did I think that this was how I would come to understand Zen, as though it were a treasure hidden in that garden? I thought it would

be hopeless to try to understand Zen outside the culture that produced that garden.

So how could Zen be taught by an Englishman in Canada? Would not something inevitably be lost in the translation, so to speak? This was my big misgiving coming for the first time to the Montreal Zen Center.

The first talk I heard Albert give at that first Sunday sitting only increased my misgiving. He sounded to me like a pedantic English schoolmaster teaching metaphysics. It fell way short of the terse, pithy, style I associated with "Zen." These gardens were just typical English cottage gardens, not at all the Zen gardens of Kyoto.

I thought I could recognize what was Zen and what was not, as though Zen were a style or genre. After several years of sitting at the Center, I wrote to Albert after a sesshin that his talks were really improving, but then I realized that I couldn't tell whether the talks had changed, or I had changed.

No one who has worked with Albert could doubt that he is an authentic teacher. And this conviction only grows with time. Yet, he does not have any of the "Zen" style which so fascinated me. Of course, that is because he is authentic. He is without the slightest pretension to be anything other than what he is.

I would say that at the Montreal Zen Center our most remarkable virtue is that we are just ordinary people. Yet, amidst all

the usual demands, distractions, harassment, and stress of our lives, we follow this ancient way. The form of our practice has been adapted to the realities of modern life, but also, we have adapted our lives to the realities of practice, and we are held by our teacher to the exact standard of the ancient masters.

Now, I would say that if I had studied Japanese, gone to Kyoto, become a monk at Nanzenji, and spent fifteen, twenty, or however many, years practicing there, my experience would not have been more "Zen." Rather less, if anything, as it would always have been tainted by the enthrallment of that marvelous show called "Japanese Culture." It would not have been as truly or intimately my own, as what I do out in my shed at five AM every morning. Of course, finally, it would have to be, or it would not be Zen. But surely, I would have had to go live under a bridge for another twenty years or so to get that taste out of my mouth.

If we could see the gardens of Nanzenji from inside Japanese culture, if that were our indigenous culture, we would not be so dazzled by them, and we would see that those gardens, too, are truly unpretentious.

Japan is a Zen culture, but Zen is not a Japanese religion. Zen is not an Eastern religion. In my case, Zen is a Jewish-American religion. At the Montreal Zen Center, Zen is finally a Western religion. Rather, it is a universal

religion. Rather, it is religion itself. Even to call it a religion is already saying too much. ▼

Jim Dorff

The Dharma entered my life six years ago. I wasn't looking for it or any other spiritual path at that time. Yet, while I enjoyed love, good health and material comfort, a sense of deep dissatisfaction cast a pall over everything. It was then that the Montreal Zen Center was like a lighthouse, offering hope to someone adrift. Albert Low the lightkeeper, proffered badly needed reassurance that, indeed, there was a way out of the darkness.

Once the course was set, the seriousness of my predicament became all too apparent and the lighthouse was transformed into an infirmary. The lighthearted optimism that colored those first visits to the Center gave way to a kind of dread. The medicine prescribed was difficult to swallow as zazen turned out to be something quite different from the blissful sit imagined. And, here, we're more than a year away from that ultimate treatment, the seven-day sesshin!

The decision to become a member, in the fall of 1994, came when I was able to fully accept the need for and the value of the spiritual work being done at the Montreal Zen Center. Becoming a member, however, entails taking on certain responsibilities and it is here that the Center, as infirmary, was metamorphosed and became a kind of mistress or lover. It offered something I wanted badly while demanding more and more of my time. Workdays popped up, committees asked for volunteers and this, combined with sesshins, left me with the impression that I was spending a great deal of time at the Center. Though, in truth, the time spent was minimal, a mild resentment set in along

with a desire to pull back. Fortunately, this feeling has greatly diminished over the years as the joy in being part of the Sangha has grown.

Today, the Montreal Zen Center remains a lighthouse that leads me out of forgetfulness. It's still an infirmary where I go for help in curing my ego delusion. And, no longer a mistress I hold at arm's length, it's the home of my irreplaceable teacher and of my sisters and brothers of the Way. ▼

Peter Hadekel

I can still remember, as if it was yesterday, the first time I set foot in the Montreal Zen centre. It was an autumn afternoon in 1988. I had asked to come for a visit, driven by the realization that a good job, a loving marriage and two wonderful daughters were not enough to give me peace. There was something immediately compelling about the place when I approached it that day. The riverside location and the enormous yard (much bigger, in those days, before a portion of it was sold off), gave it a real presence. I was full of nervous anticipation as I rang the doorbell at the St-Hubert St. entrance. I had dabbled in Zen during my university years, once even briefly attended a sesshin in New Jersey for a day. But I had never pursued my interest in it. Now, I wanted to know what it was really about.

The door opened and I was greeted by Jean's welcoming smile. I was so nervous when I stepped inside, I nearly fell down the basement stairs. She ushered me into the common room and asked me to wait for Albert to come down. When he walked into the room wearing his robe, I immediately felt his attentiveness. This is the real thing, I thought. As he described the centre's activities

and its unique blending of the Rinzaï and Soto methods of practice, I became enthused. To hear of Albert's connection with Philip Kapleau in Rochester was also exciting. I had read Kapleau's *Three Pillars of Zen* in university and was very impressed by it.

Since that first day, the centre has been a source of joy and pain, of hope and disappointment, of inspiration and unflinching example. One starts in Zen without any idea where the road will lead. The teacher says it will be a long, hard, painful trip but you don't really believe it. In the beginning, it is too entertaining to be sitting in the exotic zendo, wearing a robe and following the breath like some exalted monk. It's a magic carpet ride. The rude awakening began on my first, two-day sesshin at the centre, an experience which was its own kind of hell. As I struggled in vain to control the pain, the fatigue, the depression and the sense of being completely overwhelmed, I kept repeating a single phrase in my mind, like a mantra: "48 hours in a Zen prison." So discouraged was I by that first sesshin, it's a miracle I didn't quit right then. I have often wondered why I didn't. Part of the answer, of course, is the powerful message the teacher delivers. Even during the pain of a beginner's sesshin, teishos have the ring of truth. One may not be ready to hear it, but it is living proof that the possibility of freeing oneself from delusive hindrance is real.

Another reason I stayed is the example of the sangha. Who were these people around me, so willing to suffer intentionally? It was hard not to be impressed by their courage and their dedication. Still, coming back for sesshins after that first, bitter experience was difficult. Harder still was the awful sense of shame and guilt aroused during subsequent sesshins as the realization set in of just how much work had to be done. After a while,

the push-and-pull of daily life began to wear me down and Zen practice became harder than ever. I found myself looking for reasons to quit, inventing rationalizations for why it was just too much for anyone in my position to continue. I often felt like smashing my fist into a wall in frustration because I felt I never had enough time to sit in zazen, so why bother to continue. Yet, every time I came back to the zendo, these thoughts and feelings would melt away, like fog dissolving in sunshine. Gradually, I began to feel a new gratitude for the practice. The centre was always there, waiting, with its faithful sangha and its absolutely tireless teacher, forever sitting in that dokusan room ready to help. Looking back on my years as a member, I have a few regrets. I wish I had participated more in the life of the centre, by coming to work days and annual meetings. After all, the centre is a very precious thing which we cannot take for granted. I wish I could have found more time to come to weekly sittings and sesshins. Finding a balance between job, family and practice remains a struggle for me. But in the end, what the centre inspires most in me is a feeling of gratitude. It is a true spiritual oasis in a society that has lost its bearings. It is a place where we can



find the time and space to simply be ourselves. On this 20th anniversary at the centre's present location, my fondest best wishes and deepest thanks to fellow members of the sangha. ▼

Of yellow snails and creaking boards

David Booth

I awake to a vivid dream; a lone country house on a barren hillside. On the steps into the kitchen, the woman of the house offers me supper, but a man takes me walking. We come across a rail track which appears, surprisingly, to follow the steep terrain. All of a sudden, the track becomes vertical and a surge of fear overcomes me. Shear impossibility. But the fear recedes and I recognize the track for what it is, a roller-coaster, fearful enough but at least within the domain of possibility.

This dream shook me at a time, when after several years of haphazard practice, I knew that I was in need of a guide. Some weeks later, I stood on the steps of the Centre, indeed a country house with a man and women in residence.

This would be a paradise for childrens' parties. It is easy to imagine the excitement of a treasure hunt. In party clothes, they run to search under flowers, behind rocks, in hedges, under the veranda, in nooks and dusty crannies of the basement, in cupboards under

the eaves, among pots in the kitchen drawers, but not there, not the blue room.

«Pourquoi pas, papa?»

- C'est réservé pour le maître et ses étudiants.
- Qu'est-ce qu'ils font?
- Ils parlent des choses importantes.
- Comme quoi?
- Des choses qui leur tiennent le plus à coeur.
- Comme une chasse au trésor?
- Oui, comme une chasse au trésor.
- C'est quoi le trésor?
- C'est, c'est ce qu'on est, vraiment au fond au fond au fond.
- Mais pourquoi te chercher toi-même?
- Tu sais, quand tu veux un trésor, tu cours partout en espérant le trouver.
- Tu imagines un trésor magnifique, caché, emballé dans un papier doré. Tu ferais n'importe quoi pour l'obtenir. Tu cours ici et là et tu oublies même de regarder comme il faut. Tu t'essouffles. Puis, il faut arrêter. Tu t'assois et tu respères et en restant juste avec toi-même, toutes sortes de questions viennent dans l'esprit. Tu te demandes même si le trésor existe.
- Et puis?
- Je ne sais pas.
- Je ne comprends pas, Papa.
- Moi non plus, je ne le comprends pas»

Here, every corner reminds me to be attentive. Yet, on the wet walkway, I squash underfoot a yellow snail - while thinking about vigilance. In the stillness of the night zendo, floor boards creak. On the basement door, a message for the house pet : "Cat, do not close door". What do humans do? What am I? Am I? Am? I am?

In silent calm, everything is vibrant. A natural state perhaps, but brought about through the

efforts of so many and by two people in particular. I sense a deep privilege to be here, to feel so alive. As I write, I become aware that the Centre extends far beyond its hedges and fences. But saying thank you misses the mark.

As for the roller-coaster, there is one here too but how can one describe the ride, for that is the story of one who sits on a cushion in the zendo. ▼

Alison Edwards

When I was first introduced to sitting meditation, about 25 years before, I had the strong impression that I had done this before. Sitting on the cushion was so strange, so new, so exotic, and yet, somehow, so utterly familiar, so entirely natural, so absolutely right.

Over the past dozen years of doing sesshin at the centre, the feeling has not changed. At times, when I glimpse myself sitting crosslegged in silence, facing the wall, or bowing to other robe-clad members, or slowly circling the zendo in single file, I am struck by the foreignness of the scene; I feel I am a character actor in a surreal movie. At other times I am struck by the certainty that sitting on the cushion and walking in kinhin is who I am, most completely and honestly. I come to the Zen Centre to get in touch with that second aspect, the familiar, "ah, now I'm at home" feeling.

The Zen Centre is the calm in the eye of the storm. In the oft times frantic pace of life in the 90's, nerves get frazzled, tempers flare, and anxiety seems a normal state. The Zen Centre offers a place of silence in which to be quiet, to calm the whirling, scattered fragments of mind.

The Zen Centre is an anchor; it provides a steadying influence, and allows the mind to find its ground.

The Centre is a refuge. When nothing in my life makes sense, I



come home to the insight and clarity of the teachings of Buddha. When I don't know where to turn or what to do, I come home to the path of Dharma. When I feel alienated from friends and family, I come home to the strenght of Sangha.

Each time I leave sesshin, my heart is a little softer, the sky seems a little bluer, the colours more distinct and vibrant; the air is fresh. I bow in gratitude to Jean and Albert and the members of the Sangha for the Zen Centre. ▼

Alan Travers

In a recent article concerning the teaching of literature in secondary schools, one sentence in particular stood out. It speaks to art, our attempts to reach one another, the human condition, and to practice. It goes as follows:

"Teaching students to value literary masterpieces is our best hope of awakening them to the infinite capacities and complexities of human experience, of helping them acknowledge and accept complexity and ambiguity, and of making them love and respect the language that allows us to smuggle out, and send one another, our urgent, eloquent dispatches from the prison of the self."

This *prison of the self*, isn't this why we all practice, and struggle at sesshins, to be free of this prison? This one phrase points to the problem, and the Montreal Zen Centre, along with other legitimate "spiritual workplaces," provides us with the opportunity to resolve it, to wake up-to no self. Some of us try to break out of this prison and some of us retreat within it, but ultimately we have to dissolve it,

letting the light in through deepening awareness and "slowly ripening understanding." To be able to practice safely and confidently in an environment such as the Zen Centre is rare, and a privilege. To have access to a skilled and awakened teacher, when there are so many charlatans on the loose is such good fortune that we can only be grateful. The work is up to each of us, of course, and time is short. We can't depend on a long life, or a permanent centre for practice, or an immortal teacher.

What we can depend on is our true nature, this no self. We wouldn't even be able to start this work without knowing that. But what are we making of this access to the Centre and exposure to the teaching? How much faith do we have, how deep is the need to know the truth and to see clearly? These are questions that have haunted me but I can only repeat, how fortunate we are to be able to even ask such questions. While the questions and restlessness and aches push us into practice they are also our true nature calling. One teacher, when asked about the purpose of Zen practice responded with a simple "to know oneself." For me the Centre, above all, has provided an environment which has allowed a continual opening up, and coming home.

The fact that the Centre exists in its present state to support us in this work is quite extraordinary and the outcome of so much work by so many people that one doesn't know which way to turn to say thanks. ▼



Sur la montagne du froid

Louis Bricault

Dans la Chine ancienne des Tang (618-907), une figure insaisissable et mystérieuse gravait ses poèmes sur les parois rocheuses et dans le bois des arbres du mont Froid.

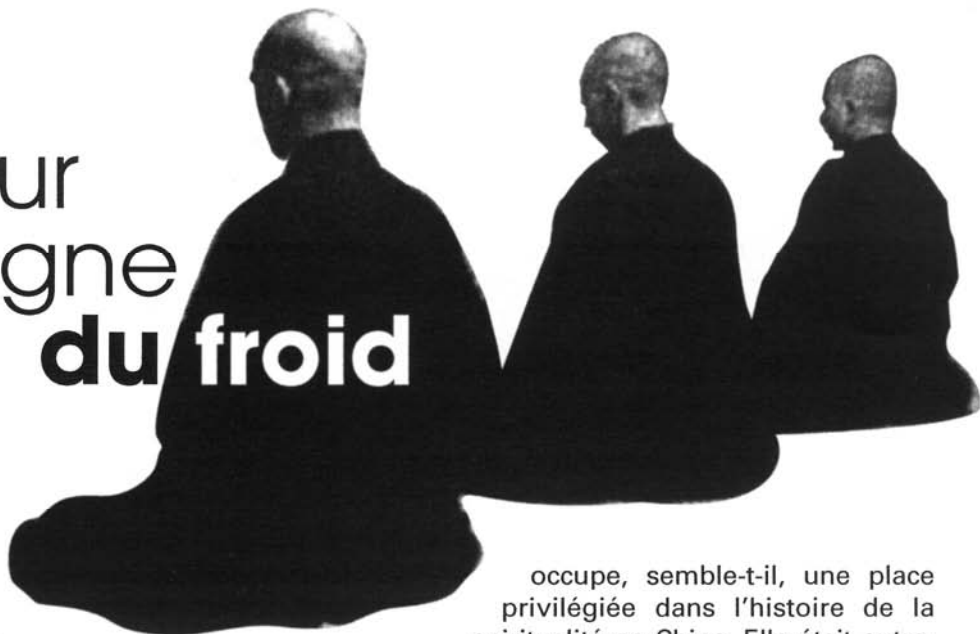
De compagnons chercheurs
les montagnes débordent,
Qui d'eux-mêmes affluent
pour l'éveil et le chant.
Regardez-nous depuis vos lointaines cités :
Vous ne verrez que des nuages blancs.

Wang Wei

Qui est-il celui-là dont je veux parler ici, qui, pieds nus, bondit tel un cerf apeuré et disparaît derrière les buissons noirs, le crâne enveloppé de ruisseaux?
Mont-Froid, Mont-Froid...

«Tout au long de l'histoire de la Chine, il se trouva des gens qui préféraient vivre dans les montagnes. S'accommodant de peu, ils dormaient sous un toit de chaume, portaient de vieux habits, travaillaient haut sur les pentes, ne parlaient pas beaucoup et écrivaient encore moins - quelques poèmes peut-être, une recette ou deux. Déphasés dans le temps et non dans les saisons, ils cultivaient les racines de l'esprit en ayant échangé la poussière des plaines contre la brume des montagnes. Insignifiants et lointains, c'étaient les hommes et les femmes les plus respectés de la plus ancienne société du monde.»

Dans son livre, *La Route Céleste*, Bill Porter nous mène à la rencontre des ermites chinois d'aujourd'hui, moines et nonnes taoïstes ou bouddhistes vivant le plus souvent seuls dans de modestes cahutes, cabanes et ermitages disséminés dans les monts Tchong-Nan situés dans la chaîne montagneuse de Ts'in qui divise la Chine du Nord de la Chine du Sud. «C'est ici que viennent les moines et les nonnes qui pratiquent avec sincérité», dira à l'auteur un moine rencontré dans l'un des temples anciens aux murs de terre qui bordent les chemins de traverse des Monts de la Lune (Tchong Nan). Cette région montagneuse



occupe, semble-t-il, une place privilégiée dans l'histoire de la spiritualité en Chine. Elle était autrefois le centre mythique de la plus antique religion chinoise, «une religion jetant un pont sur le fleuve obscur qui roule entre la vie et la mort à l'aide du concept d'immortalité tel que pouvaient l'évoquer les phases de la lune. Et, puisque la déesse de la lune habitait ces montagnes, c'est là que les chamanes, maîtres de l'extase religieuse et figures centrales de la vie spirituelle de l'Asie il y a cinq mille ans, se rendaient, marchant en traînant la jambe comme des animaux blessés afin d'éveiller la pitié des esprits de la montagne, avec l'espoir d'accéder à la divinité de la lune et à la racine de ses pouvoirs. Les chamanes furent les premiers ermites de la Chine ancienne. «Ils savaient parler au ciel. Ils en connaissaient les signes et comprenaient son langage.» Quand les empereurs, les rois, les chefs de clan, les dirigeants de l'ancienne culture chinoise voulaient entrer en contact avec les forces de la nature ou avec les dieux, ils se tournaient vers eux.

L'on raconte, par exemple, qu'en l'an 2300 avant notre ère, l'empereur Yao, plutôt que d'accorder la préférence à un membre de sa famille, voulut confier le royaume à un ermite nommé Siu-yeou. Celui-ci lui répondit:

«Quand brillent le soleil et la lune, à quoi bon allumer une torche? Quand il pleut, à quoi bon arroser les champs? Vous dirigez déjà le royaume, Majesté. Et si je devais vous remplacer, ce ne serait que par le nom. Or, le nom est l'invité du réel et je ne désire pas être un invité. Dans la forêt profonde, le roitelet n'utilise qu'une seule branche pour faire son nid. Au bord de la rivière, le tapir boit juste assez pour se remplir le ventre. Retournez-vous-en, Monseigneur. Je n'ai pas besoin de royaume!»

Puis il est dit que Siu-yeou alla se laver les oreilles dans un ruisseau pour les débarrasser de la poussière que de tels discours avaient pu y laisser.

Une autre anecdote met en scène l'empereur Chouen et un ermite du nom de Chan-tchouan. L'empereur essaya bien de confier le royaume à ce dernier, mais celui-ci protesta:

«J'ai ma place dans le monde. En hiver, je me vêts de peaux. En été, de chanvre. Au printemps, je laboure et je plante, j'ai assez à faire. En automne, je moissonne et récolte, j'ai assez à manger. Quand le soleil se lève, je me lève. Quand il se couche, je me couche. Je suis libre de faire ce que je veux dans ce monde, et cela me satisfait. Qu'aurais-je à faire d'un royaume?»

Chan-tchouan disparut dans les montagnes, et l'on entendit plus jamais parler de lui.

Peu à peu cependant, l'influence des chamanes sur la vie sociale fut éclipsée par celle des bureaucrates de la cour et, dès le deuxième millénaire avant notre ère, ils furent définitivement relégués dans les montagnes. Ainsi commença la tradition érémitique chinoise qui aujourd'hui dure encore. Selon l'auteur de *La Route Céleste*, cette tradition «a survécu parce que les Chinois ne cessent de priser le passé, et parce que les ermites ne font que préserver ce qu'il y a de plus essentiel dans ce passé: la tradition spirituelle. En dépit de la civilisation, cette tradition ne s'est jamais perdue ou oubliée. Bien au contraire. En Chine, les ermites sont toujours tenus en très haute estime, parce que ce sont des sages. Ils voient quand les autres sont aveugles et entendent quand les autres sont sourds.»

Il est dit que la sagesse ancienne des chamanes donna naissance au taoïsme. A l'origine, le Tao était le domaine des chamanes que le rapport de la vie et de la mort concernait, lequel se reflétait mieux que partout ailleurs dans la croissance et la décroissance de la lune. «Les premiers taoïstes de Chine étaient des chamanes au visage lunaire, des hommes et des femmes qui se servaient du pouvoir que l'âme a de s'envoler pour chercher le secret du perpétuel renouvellement de la lune, son immortalité», écrit encore Bill Porter. «Chercher les secrets du Tao revenait donc à chercher les secrets de la lune» et se fonder à la nature au lieu de s'opposer à elle constitua l'essentiel de la quête des premiers ermites. Sans doute le Tao-te-king de Lao-tseu, le plus ancien texte sacré taoïste (écrit au sixième siècle avant notre ère) transmettait-il une sagesse que d'autres avaient déjà exprimée deux mille ans plus tôt dans le silence des forêts et ce n'est qu'après avoir passé lui-même suffisamment de temps dans les Monts de la lune que Lao-tseu déposa ses propres paroles dans les mains de son disciple Yin Si. Mais, comme l'admettait le «Vieux Maître» lui-même, les mots ne peuvent exprimer le mystère des mystères que désigne le Tao : celui qui sait ne parle pas, celui qui parle ne sait pas. Le Tao qui peut être exprimé par des mots n'est pas le vrai Tao .

Lorsque le bouddhisme s'établit en Chine entre les deuxième et quatrième siècles de notre ère, il semble qu'il fut d'abord confondu avec le taoïsme et ce n'est que lorsque Kumarajiva (344-413), un mission-

naire indien, traduisit les sutras du bouddhisme mahayana en chinois que s'ouvrit la voie qui allait éventuellement donner naissance au Chan chinois et, quelques siècles plus tard, au Zen japonais. Il est toutefois remarquable de constater que la tradition érémitique qui avait tant marqué l'histoire du taoïsme chinois fut très tôt adoptée par les «maîtres en guenilles» du Chan. Cette tradition ne représentait pas tant en fait un rejet de la société mais bien plutôt un renoncement à l'avidité. Après quelques générations d'errance, les premiers monastères virent le jour et, si la plupart des adeptes du Chan trouvèrent là l'occasion de s'établir à demeure en un lieu fixe, il resta toujours quelques «errants», réfractaires aux murs clos des monastères et des temples, pour préférer les montagnes froides et pluvieuses.

Mont-Froid fut l'un d'entre eux.

L'ermite Hanshan dont le nom signifie «la montagne du froid», lieu où il est supposé avoir résidé, reste une figure presque légendaire du Chan chinois du sud à l'époque de la dynastie des Tang. Sous ce nom, se cache sans doute un lettré de bonne famille. Sa poésie révèle, dit-on, une grande maîtrise des ressources de cet art tel qu'il se pratiquait dans la Chine ancienne.

Que savons-nous de lui? Membre de la petite noblesse rurale, il semble bien qu'il abandonna avant sa trentième année une carrière mandarinale et une vie familiale paisible pour devenir un poète errant. Un de ses poèmes laisse entendre qu'un événement funeste fut à l'origine de cette rupture radicale:

J'emportais des livres
et je sarclais mes champs,
Dans ma jeunesse,
quand je vivais chez mon frère aîné.
Puis les gens se mirent à parler.
Même ma femme se détourna de moi.
A présent j'ai rompu mes attaches au monde
de poussière rouge;
Je passe mon temps à vagabonder
et lis ce que je veux.
Qui prêtera une louche d'eau
Pour sauver un poisson gisant
dans l'ornière des attelages ?

Hanshan se retira sur la montagne du Froid, qui porte aussi le nom de Cui-ping, à savoir Paravent-de-Martins-Pêcheurs, près de Tangxing, ville du sud de la Chine. Il y vécut une trentaine d'années en ermite. Poète du Chan, il mena sa recherche en dehors du système monastique et, tout comme son contemporain Pang le Laïque, il rejeta les pratiques bouddhistes formelles, préférant rester en dehors du système établi

et recherchant seul l'éveil. Certains historiens le considèrent comme le plus authentique représentant d'une forme de poésie appelée shih-shu ou «poésie de la nature». Les poèmes de Mont-Froid étaient en effet littéralement tatoués sur la peau rude des pierres, inscrits tels des éraflures dans les écorces et les brisures de bambou, affichés comme des cris pendus aux aspérités des falaises. Les saisons pouvaient les détruire, qui effacent tout ce que l'on pose sur elles.

1. Il y a trente ans je naquis au monde
J'ai erré dix mille kilomètres,
Près des rivières où l'herbe verte pousse drue,
Au-delà de la rive où volent les sables rouges.
Aujourd'hui, je suis arrivé chez moi, sur la
montagne du Froid
Pour poser ma tête sur le cours d'eau et
laver mes oreilles.

2. Mangez tout un repas
Ne fatiguez pas vos pieds
Le jour où les herbes folles pousseront
à travers votre crâne
Vous regretterez ce que vous avez été.

Une fois à la montagne du Froid,
les peines s'effacent
Plus d'esprit embrouillé, troublé,
Je griffonne distraitemment des poèmes
sur la paroi rocheuse
Prenant ce qui vient, comme un bateau à la
dérive.

3. Quant à moi, je trouve mon bonheur dans la
Voie de chaque jour
Parmi les vignes nimbées de brume et
les cavernes rocheuses
Ici dans ce lieu sauvage je suis absolument libre
Avec mes amis, les nuages blancs, flânant à
tout jamais.
Il y a des routes, mais elles ne vont pas
jusqu'au monde;
Comme je n'ai pas d'esprit, qui peut soulever
mes idées?
Je m'assois sur un lit de pierres,
seul dans la nuit,
Tandis que la lune ronde monte au-dessus
de la montagne du Froid.

Les poèmes de Hanshan furent recueillis là où ils avaient été composés sur des morceaux de bambou ou de bois, sur des pierres, des falaises et sur les murs de maisons. Celui qui s'attribue le mérite de les avoir sauvés de l'oubli s'identifie lui-même comme étant un haut fonctionnaire de la bureaucratie chinoise. Affecté d'une maladie et n'ayant pu être guéri par un médecin,

cet homme avait été soigné par un prêtre errant qui lui recommanda de mieux se protéger des maladies du corps dans la nouvelle préfecture où son travail devait sous peu l'amener. Luqiu Yin, c'était là son nom, lui demanda alors le nom d'un maître et le prêtre, étonnamment, lui conseilla de guetter dans le réfectoire du monastère de Guaqing deux domestiques à l'allure excentrique appelés Hanshan et Shide.

Dès son arrivée à son nouveau poste, Luqiu Yin se mit à la recherche de ce monastère et apprit que l'histoire était vraie: «Oui, il y a un Hanshan. Il vit seul dans les collines dans un endroit appelé la montagne du Froid, mais il descend souvent au temple pour rendre visite à son ami Shidei». Ce dernier, cuisinier du temple, lui gardait des restes. Hanshan venait, cachait la nourriture dans un tube de bambou puis riait et plaisantait gaiement tout le long de la véranda du temple, emportait son butin. Son aspect était celui d'un mendiant famélique mais sa sagesse était celle d'un homme éveillé. Dans son ouvrage, *L'Expérience du Zen*, Thomas Hoover décrit comme suit la rencontre entre Luqiu Yin, Hanshan et Shide:

«Plein d'anxiété, Luqiu Yin se précipita dans la cuisine où il trouva en effet Hanshan et Shide surveillant les fourneaux et se chauffant au feu. Quand il s'inclina profondément devant eux, ils furent pris de fous rires et se mirent à crier «Hou!» pour le faire fuir. Les autres moines, scandalisés, se demandaient tout haut pourquoi un fonctionnaire distingué se prosternait devant une paire de propres-à-rien, mais avant que Luqiu Yin pût s'expliquer, les deux compères se prirent par la main et sortirent brusquement du temple (mille ans plus tard, Hanshan et Shide s'esclaffant bêtement devinrent une matière première de l'art zen).»

Luqiu Yin persista dans ses démarches et se rendit à la montagne du Froid, accompagné d'un porteur et désireux d'offrir des vêtements et de l'encens à l'ermitte. Ils finirent, raconte-t-on, par apercevoir furtivement Hanshan qui criait à leur adresse: «Voleurs! Voleurs!», et battait en retraite vers l'ouverture d'une caverne. L'on écrit qu'avant de disparaître à jamais, il dit encore: «Chacun de vous devra se donner beaucoup de mal!» Déçu, Luqiu Yin lui rendit cependant hommage en recueillant ses poèmes.

La poésie de Hanshan accorde une plus grande place à l'émotivité que ne l'avait fait le bouddhisme jusqu'alors. L'on trouve parfois dans ses écrits une humeur de sérénité et il apparaît d'autres fois découragé, furieux, arrogant, exultant de manière extravagante. Burton Watson, l'un des traducteurs de l'oeuvre de Hanshan, considère que c'est précisément cette «touche mortelle» qui élève Hanshan au rang des grands poètes lyriques: «Dans les ouvrages de la plupart des grands poètes chinois, le bouddhisme figure très peu, en général à peine plus que sous la forme d'une vague humeur de résignation ou d'une enjo-



7. Il est un mangeur de brumes
Dont le seuil est tabou, que nul ne franchit.
A vrai dire, quelle désinvolture
Automne comme été!

Des torrents ténébreux les eaux chantent sans fin;
Le vent murmure dans les sapins altiers.
Il reste assis là tout le jour
Dans l'oubli des chagrins de son siècle de vie.

Avec Hanshan, nous retournons sans cesse au monde de la montagne du Froid. Aux maîtres hautains qui dominaient parfois le monde compétitif des monastères, il lançait:

8. Quand les hommes voient Hanshan
Ils disent qu'il est fou
Et que, vêtu de haillons et de dépouilles,
Il ne vaut pas la peine qu'on le regarde.
Ils ne comprennent pas ce que je dis,
Et je ne parle pas leur langue.
Tout ce que je peux dire à ceux que je rencontre:
«Essayez de le faire à la montagne du Froid.»

Le poème suivant, d'un moine zen chinois connu sous le nom de maître Feng de Pei-shan, décrit une visite à un temple associé dans la légende au maître de la Montagne Froide et est extrait d'une anthologie compilée au 13e siècle:

Au dehors du temple, je sais déjà comme
la montagne doit être belle;
L'ombre claire et fraîche me retient assis près
de la balustrade circulaire.
Sur les feuilles qui viennent de s'ouvrir, je lis
des inscriptions d'insectes, me demandant si
elles sont de la main de Han-shan, l'encre
encore humide.

Il pleut maintenant. Assis à mon tour dans l'ombre
maigre et dépouillée des arbres, je retrouve sous
la terre brune la voix de Hanshan perdue parmi les
racines sèches d'automne:

Je rendis au hasard visite à un grand moine.
Les monts dans le brouillard se fondaient
par milliers.
Le maître me montra le chemin du retour
Lanterne ronde de la lune . .

La montagne du Froid est une natte de zazen.▼

livre dans un paysage - le temple de la montagne tombant en ruines mélancoliques, le vieux moine à qui l'on rend visite à l'occasion d'une promenade dans les collines. Hanshan cependant est une exception frappante à cette règle. Le recueil de poésies qu'on lui attribue est imprégné d'un irrésistible et profond sentiment religieux. Rares dans les lettres chinoises sont les poètes qui sont parvenus à allier au bouddhisme authentique une vulnérabilité si humaine».

5. Je regarde dans le lointain la cime du Tantai
Se détachant solitaire au-dessus de la foule
des pics.
Les pins et les bambous chantent dans
le vent qui les balance;
Les marées vont et viennent sous la lune qui luit.
Je contemple au-dessous de moi les verts
rivages de la montagne
Et parle philosophie avec les blancs nuages.
Dans la solitude, les montagnes et les mers
se sentent bien,
Mais j'aimerais avoir un compagnon
dans ma quête de la Voie.
6. Mon coeur est lune d'automne
Pure transparence du gouffre bleu-vert.
Il n'est rien à quoi je le puisse comparer,
Si vous ne me soufflez les mots . .



Babillard

Travail bénévole

Nous recherchons actuellement deux personnes afin de compléter l'équipe qui s'occupe de préparer la maison et le zendo. Cette activité requiert un avant-midi par mois et se déroule, selon les sesshins, les jeudi ou vendredi matin. Pour plus d'informations, veuillez communiquer avec Louis Bricault au (450) 472-9430.

Photos

Il reste quelques photos de Winifred Geller. Si vous êtes intéressés à en acheter, veuillez contacter Monique Dumont au (514) 277-1994

Robes (pour membres seulement)

Si vous désirez vous procurez une robe, veuillez contacter Janine Lévesque au (514) 384-8645. Coût 100\$.

Coussins (pour membres seulement)

Si vous voulez acheter des coussins ils sont disponibles au Centre. (514) 388-4518

Zafu (coussin rond)	30\$
Écorce de sarrazin	22\$
Coussin de support	24\$

Sesshin preparation

We are looking for two volunteers who could help setting up the zendo before the monthly sesshins. This task is accomplished on thursday or friday mornings and requires about three hours to be completed. If you are free and interested, please call Louis Bricault at (450) 472-9430.

Photos

Some of Winifred's photos are still available. If you are interested to buy them, please contact Monique Dumont at (514) 277-1994

Calendrier 2000

Le Centre Zen de Montréal : 824, rue Parc Stanley, H2C 1A2
Téléphone : (514) 388-4518

Janvier • January

Ven. Fry. / 14, 16 - - - - - Sesshin de deux jours / Two day sesshin

Février • February

Sam. Sat. / 5 - - - - - Atelier / Workshop

Dim. Sun. / 6 - - - - - Séance d'une journée / One day sitting

Jeu. Thu. / 10 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Ven. Fry. / 11-18 - - - - - Sesshin de sept jours / Seven day sesshin

Jeu. Thu. / 24 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Mars • March

Jeu. Thu. / 2, 9 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Sam. Sat. / 11 - - - - - Atelier / Workshop

Dim. Sun. / 12 - - - - - Séance d'une journée / One day sitting

Jeu. Thu. / 16-19 - - - - - Sesshin de trois jours / Three day sesshin

Jeu. Thu. / 23, 30 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Avril • April

Jeu. Thu. / 6, 13 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Sam. Sat. / 15 - - - - - Atelier / Workshop

Dim. Sun. / 16 - - - - - Séance d'une journée / One day sitting

Jeu. Thu. / 20-24 - - - - - Sesshin de quatre jours / Four day sesshin

Jeu. Thu. / 27 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Sam. Sat. / 29 - - - - - Journée de travail et Assemblée annuelle

Mai • May

Jeu. Thu. / 4 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Dim. Sun. / 7 - - - - - Séance d'une journée / One day sitting

Jeu. Thu. / 11 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Ven. Fry. / 12-19 - - - - - Sesshin de sept jours / Seven day sesshin

Jeu. Thu. / 25 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Juin • June

Ven. Fry. / 2, 4 - - - - - Sesshin de deux jours / Two day sesshin

Jeu. Thu. / 15-18 - - - - - Sesshin de trois jours / Two day sesshin

September • September

Jeu. Thu. / ^{31 Août au 4 Sep.}_{Aug.-31 to Sep-4} - - - - - Sesshin de quatre jours / Four day sesshin

Sam. Sat. / 9 - - - - - Atelier / Workshop

Dim. Sun. / 10 - - - - - Séance d'une journée / One day sitting

Jeu. Thu. / 14, 21, 28 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Octobre • October

Jeu. Thu. / 5 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Ven. Fry. / 6-13 - - - - - Sesshin de sept jours / Seven day sesshin

Sam. Sat. / 21 - - - - - Atelier / Workshop

Dim. Sun. / 22 - - - - - Séance d'une journée / One day sitting

Jeu. Thu. / 26 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Sam. Sat. / 28 - - - - - Atelier / Workshop

Novembre • November

Jeu. Thu. / 2 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Jeu. Thu. / 9-12 - - - - - Sesshin de trois jours / Three day sesshin

Jeu. Thu. / 16, 23 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Sam. Sat. / 25 - - - - - Atelier / Workshop

Dim. Sun. / 26 - - - - - Séance d'une journée / One day sitting

Jeu. Thu. / 30 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Décembre • December

Jeu. Thu. / 7 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Ven. Fry. / 8-15 - - - - - Sesshin de sept jours / Seven day sesshin

Jeu. Thu. / 21 - - - - - Cours pour les débutants / Beginner's course

Dim. / 31 - - - - - (20h à minuit) Célébration de la veille du jour de l'an

Sun. / 31 - - - - - (8PM to midnight) New Year's Eve Ceremony



One may
falsely believe
that it is
oneself
that hears
the bird
sing
in the spring,
and sees
the leaves
fall in autumn.
This is not so.

Dogen